

La petite histoire des bébés et des livres

Colloque

Thierry GROGNET, directeur de la Bibliothèque publique d'information

Benoît YVERT, directeur du livre et de la lecture, Ministère de la Culture et de la Communication

Marie BONNAFÉ, psychiatre psychanalyste, présidente d'A.C.C.E.S.

Evelio CABREJO-PARRA, psycholinguiste, vice-président d'A.C.C.E.S.

Olivier DOUZOU, éditeur, auteur illustrateur.

Sylvie GUEUDRÉ, animatrice-lectrice d'A.C.C.E.S.

Nathalie GRATTARD, animatrice-lectrice d'A.C.C.E.S.

Françoise MOGGIO, psychiatre psychanalyste, médecin-chef du centre Alfred Binet, Paris ASM13

Jacqueline AYRAULT, conservateur général, directrice des bibliothèques d'Amiens métropole

Léa ALTMAN, comédienne

Le colloque a été animé par Véronique SOULÉ, journaliste.

Thierry GROGNET

Je vous propose de commencer sans trop tarder. En tant que directeur de la Bibliothèque publique d'information, je me réjouis de vous voir aussi nombreux cet après-midi pour cette séance de discussion et d'échange, proposée par l'association A.C.C.E.S. Je vous souhaite la bienvenue au Centre Pompidou, au nom de son président, Alain Seban. Je remarquerai, à l'occasion de ce mot d'accueil, qu'il y a un paradoxe pour la Bibliothèque publique d'information à accueillir une telle manifestation, dans la mesure où, comme vous le savez, la bibliothèque n'a plus de section réservée à la jeunesse. Elle n'a pas, non plus, de local pour les poussettes et encore moins de garderie d'enfants pour les usagers nombreux qui la fréquentent, comme la plupart de ses consœurs françaises, même si, Dieu merci, dans la totalité des bibliothèques municipales, il existe une section jeunesse et très souvent ce que l'on appelle « l'heure du conte ».

Pour évoquer ce paradoxe, sans le résoudre, j'avancerai cette idée que tout part de là. Dans le contact que les bébés peuvent avoir avec l'objet livre, avec le développement de l'imaginaire et du langage que suppose le fait d'entendre les histoires racontées par les parents, par les bibliothécaires. Évidemment, cela – on l'espère – permet de former de futurs lecteurs et de futurs usagers de bibliothèques. Même si je ne pourrai malheureusement pas assister à la totalité de ces travaux, je vous souhaite les échanges les plus fructueux à cette occasion et, sans tarder, je passe la parole à Véronique Soulé qui est chargée d'animer cet après-midi. Merci à tous.

Véronique SOULÉ

Je ne vais reprendre le micro que pour le donner à Benoît Yvert, directeur du livre et de la lecture.

Benoît YVERT

Merci beaucoup, Madame. Madame la Présidente, Monsieur le vice-président, Mesdames, Messieurs, je suis tout particulièrement heureux d'être aujourd'hui parmi vous pour ouvrir ce colloque. Cela fait longtemps que je suis et que j'admire l'activité de votre association, qui a le double mérite de l'originalité et de l'exemplarité et qui l'illustre une nouvelle fois à travers cette publication de *La petite histoire des bébés et des livres*, écrite par Madame Bonnafé et Monsieur Parra, et illustrée par Monsieur Douzou.

En réunissant aujourd'hui des praticiens, des experts en sciences humaines, des professionnels de l'animation socioculturelle et des personnels, ô combien nombreux, d'institutions publiques sur le thème de la lecture des plus jeunes, vous parvenez, une nouvelle fois, à reprendre un sujet connu en vous le réadaptant et en proposant des pistes nouvelles.

C'est pourquoi cette journée d'études s'inscrit dans une logique de concertation interprofessionnelle, de mutualisation des expériences, dont vous vous êtes fait une spécialité. Vous ne serez donc pas surpris qu'une telle initiative recueille pleinement l'assentiment de la direction du livre et de la lecture qui vous soutient.

Je tenais à vous remercier de nous offrir aujourd'hui la possibilité de partager votre savoir-faire, votre expérience et votre engagement de tous les jours, à travers un thème qui nous touche tous, mais qu'on ne connaît que relativement mal, celui du babil prometteur du premier contact entre l'être et cet objet étrange qui va l'accompagner durant toute sa vie, qui est le livre, à condition que ce premier contact soit parfaitement adapté au public que vous visez.

Pour mener à bien cette expérience, vous êtes l'association idoine, depuis 25 ans, une génération. Votre action sur le terrain a multiplié les animations dans les crèches, dans les maternelles, les centres de loisir et les P.M.I. Dans tous les lieux d'accueil traditionnels de la petite enfance, mais également – et c'est une de vos marques de fabrique - dans des espaces insolites, au pied de certains immeubles de quartiers, dans les pouponnières des prisons de femmes ou encore dans les campements occupés par les gens du voyage, vous avez su initier les parents et leurs bébés au premier bonheur du plaisir du livre, en proposant des ateliers découverte, des bibliothèques hors les murs ou des séances de lecture.

Votre travail, qui associe savoir et plaisir, a révélé aux services sociaux des collectivités territoriales que l'objet livre était déterminant pour lutter contre les inégalités sociales. Assez vite, de nombreux établissements de lecture publique, convaincus du caractère pionnier de votre démarche, ont suivi votre exemple. On ne compte plus aujourd'hui les propositions d'éveil à la lecture dispensées en bibliothèques, et ce à l'échelle nationale. Dans le Finistère par exemple, les tout petits ont l'embarras du choix. De Bébébouquine, destiné aux enfants de 0 à 3 ans, à Bib'lutins pour les 3 à 4 ans, en passant par Croqu'histoires pour leurs aînés de 4 à 7 ans, les bibliothèques du réseau de Brest bruissent, pour le bonheur de toutes les générations, de comptines, de chansons, et de légendes.

Mais non contents d'être les artisans, les pionniers de ces premières transmissions de la littérature - pour reprendre le titre d'un de vos précédents colloques -, vous avez souhaité conjuguer la théorie avec la pratique, la réflexion avec l'action. De ces innombrables expériences de lectures faites aux bébés, vous avez recueilli un corpus d'observations qui vous a permis de théoriser les bonnes pratiques et de mettre en place une politique de formation de vos intervenants dans le plus grand professionnalisme. En outre, grâce aux séminaires et aux colloques que vous organisez en ayant

soin d'y convier toutes les disciplines, vous n'avez cessé d'affiner votre connaissance du rôle que joue la lecture dans les mécanismes de la construction intellectuelle et psychologique de l'enfant.

Dans la lignée des études du psychiatre René Diatkine, l'un des fondateurs historiques d'A.C.C.E.S. avec Marie Bonnafé et Tony Lainé, vos analyses ont confirmé l'importance de la parole et de l'imprégnation par le livre dans le développement du langage chez l'enfant. Le récit imaginaire, communiqué par la parole adulte, intériorisé par l'enfant est essentiel à la constitution de l'identité et plus tard de la compréhension du monde. Il participe pleinement de la construction du sens et de l'esprit critique. Mais c'est à une découverte et une maxime qui intéressent plus directement les politiques publiques de développement de la lecture, que j'aimerais aussi rendre hommage. Votre action et vos convictions ont confirmé ce qu'une analyse générationnelle des pratiques culturelles menée pour le ministère de la Culture en 2006 avait déjà mis en évidence : la familiarité acquise avec le livre pendant la petite enfance conditionne toute la vie ultérieure et engendre le goût de la lecture. Pour le dire en une formule aussi rapide qu'efficace : qui a lu, lira. À condition que cette première lecture associe la technique et le plaisir. Technique, car on ne confie pas la lecture de la petite enfance à un simple aspect ludique en dehors d'un professionnalisme dans l'approche, mais également ludique comme en ont témoigné vos travaux en faveur de l'oralité, parce qu'on n'amène pas l'enfant au livre par la contrainte mais par le plaisir et le développement de ses sens.

Étant donné le contexte actuel, marqué par la désaffection des adolescents pour le livre, un tel axiome devient un précieux guide pour orienter notre politique de développement du livre. Je reviendrai sur les données de la lecture publique des jeunes générations, en France. Nous avons conduit, au Centre national du livre et de la lecture et la DLL, une étude qui a relativisé cette désaffection en montrant que la lecture conservait un attrait certain et une place importante dans les loisirs des collégiens et des lycéens. Autre bonne nouvelle et paradoxe également : si les adolescents ne lisaient plus, on pourrait penser que l'édition pour la jeunesse se porte très mal. Or c'est elle, avec plus de 16 % de développement qui connaît le plus fort développement de l'édition. Cependant les motifs d'inquiétude existent. Ils concernent les pratiques culturelles des adolescents. Que nous a appris cette enquête ?

- Les nouvelles technologies du multimédia, l'écran empiètent de façon croissante sur le temps de loisir que les jeunes consacrent à la lecture. De ce point de vue, le choc est plus lent, mais plus profond que celui qu'a été la télévision en son temps. L'étude *Le livre en France C.N.L./ D.L.L.* a révélé la corrélation négative existant entre lecture et jeux sur console ou sur Internet : les adolescents qui lisent peu sont aussi ceux qui jouent le plus.
- La part des grands lecteurs, ceux qui lisent plus de 25 livres par an, ne cesse de diminuer chez les jeunes.
- Les compétences de lecteurs des élèves français sont nettement inférieures à celles de leurs camarades étrangers si l'on en croit le rapport du Programme international de recherche en lecture scolaire, dans un classement établi en 2006 ; et les chiffres de l'illettrisme en France sont alarmants.

Aux États-Unis, le NEA - National Endowment for the Arts - vient de publier une étude qui ne se contente pas de constater la baisse de la fréquentation des livres - outre-Atlantique, les 15-24 ans ne consacrent en moyenne que sept minutes par jour à la lecture, en semaine, et dix le week-end - mais établit une corrélation entre la lecture et le développement de l'esprit citoyen. Il ne vous échappera pas qu'aux États-Unis, la participation aux élections est beaucoup plus faible qu'en France. Le

déclin de la lecture, comme le suggère le sous-titre de l'étude *A question of national consequence* (Une question qui a des conséquences nationales) n'est donc pas neutre en termes économiques, civiques, sociaux et moraux. Un lecteur, contrairement à une certaine vulgate hostile qui estime qu'elle réduit le lecteur à une solitude contemplative et à l'inaction, est, au contraire, un sportif, un citoyen pleinement engagé et quelqu'un qui, à travers la lecture, pratique toutes les autres formes d'ouverture à la culture et au monde. Pour vous, c'est une vérité, mais comme le disait Talleyrand, « si cela va sans dire, cela va encore mieux en le disant ».

Ces paramètres nous engagent naturellement à favoriser toutes les initiatives associatives ou institutionnelles visant à une meilleure diffusion du livre.

Les ministères de la Culture et de l'Éducation nationale travaillent de concert à une politique en faveur du livre jeunesse et de la lecture. Éric Gross, mon prédécesseur, dans le récent rapport sur l'éducation artistique à l'école qu'il a remis le 14 décembre dernier à Christine Albanel et à Xavier Darcos, a souligné la nécessité d'ouvrir l'institution scolaire aux industries de création que sont le livre et le cinéma. L'éducation, mission jusqu'alors exclusive de l'école, doit s'accomplir désormais pleinement avec le concours des institutions culturelles, des acteurs associatifs et des collectivités territoriales afin de devenir une responsabilité commune.

Une opération de parrainage de l'institution scolaire par l'écrivain vient ainsi d'être décidée à l'initiative de Dominique Antoine, conseiller de Nicolas Sarkozy. Baptisée *À l'école des écrivains*, elle prévoit d'associer, pour une année expérimentale, une trentaine d'auteurs à autant de collèges en difficulté.

Mais parce qu'il n'est jamais trop tôt pour faire aimer les livres, et que rien ne remplace cette « nidation culturelle » que préconisait le regretté fondateur de votre association, Tony Lainé, ce partenariat s'assortira d'autres mesures en faveur de la lecture des plus jeunes, hors des murs de l'école. Après le grand succès de *Lire en fête*, à l'automne dernier qui, pour la première fois, a proposé au public de 3 à 15 ans d'alterner tours de manèges et histoires pour enfants, au jardin d'Acclimatation, Christine Albanel a souhaité que, pour sa vingtième édition, la manifestation s'offre une nouvelle cure de jouvence en faisant, en 2008, les honneurs de la littérature jeunesse sur tout le territoire.

En partenariat avec le Haut Commissariat aux solidarités actives, présidé par Martin Hirsch, le ministère réfléchit également à une série d'opérations permettant de distribuer des livres de jeunesse aux plus démunis.

À l'occasion du *Salon du livre* de Montreuil, Madame Albanel a également annoncé qu'une grande exposition de la BNF, sera organisée en partenariat avec l'association *Les Amis de la Joie par les livres*, consacrée cette année à l'offre de littérature proposée aux enfants et aux adolescents, qu'il s'agisse de l'éveil, du documentaire ou de la fiction. Après avoir exploré l'univers des contes de fées, en 2001, la grande bibliothèque François Mitterrand nous révélera donc les arcanes, les ressources antiques de la littérature jeunesse, le travail d'artistes au sens plein du terme des auteurs de bandes dessinées, de l'origine jusqu'à l'*heroic-fantasy*, en passant par le roman d'aventure et d'apprentissage, l'album de découverte ou plus récemment le manga.

J'en profite ici pour rappeler que l'AJPL a rejoint, depuis quelques mois maintenant, la BNF après plus d'un an de concertation sous l'égide de la direction du livre. De son côté, Geneviève Patte se consacre entièrement à la relance de la bibliothèque de Clamart consacrée aux enfants. C'est tout un

faisceau d'acteurs convergents qui essaient d'aller dans la même direction pour se battre pour offrir des livres et une approche de la lecture renouvelée aux plus jeunes générations et notamment à ceux des milieux les plus défavorisés dans une exigence scientifique, pédagogique et de mutualisation des bonnes pratiques jamais démentie. C'est pourquoi, en 2008, la Direction du livre et de la lecture s'attachera à renforcer les liens qui l'unissent à ces précieuses associations qui, comme la vôtre ou encore comme *Lire et faire lire* d'Alexandre Jardin, travaillent à promouvoir le goût de la lecture auprès du jeune public, dans un esprit de passage et de transmission entre les générations.

En 2008 enfin, à l'occasion du Salon du Livre, le CNL attribuera 100 000 euros à l'opération des *Chèques lire*, destinée à renforcer la familiarité du jeune public avec la dimension commerciale du livre. Les bénéficiaires de ces chèques pourront obtenir un ou plusieurs ouvrages de leur choix sur simple présentation.

Madame la Présidente, vous nous avez démontré qu'il était indispensable de nourrir les enfants, dès leur éveil, de cette forme structurée du langage qu'offrent histoires, comptines et berceuses. Chacun d'entre nous se souvient des premiers ravissements imaginaires que lui procurait l'écoute d'une histoire lue par un adulte, à l'âge où il ne savait pas encore lire. Rappelons en effet que l'enfant, étymologiquement, est celui qui ne parle pas, du latin *infans* privé de parole, et que sa première tâche consiste à conquérir le langage. Pour développer cet esprit de conquête, il a besoin, aujourd'hui plus que jamais, du livre et besoin de passeur de la condition humaine. Je vous remercie pour votre attention, je vous félicite encore pour votre action et vous souhaite à tous un agréable colloque.

Véronique SOULÉ

Merci, Monsieur Yvert. Marie Bonnafé, vous voulez peut-être rajouter quelque chose, répondre un petit mot ? Nous allons lancer ce colloque. Le propos d'aujourd'hui est donc *La petite histoire des bébés et des livres*. C'est la première publication destinée aux familles. Vous connaissez, bien évidemment, les nombreuses publications faites par A.C.C.E.S., qui sont à la fois supports à la réflexion et témoignages des travaux menés par A.C.C.E.S. *La petite histoire des bébés et des livres* est donc cette superbe brochure destinée aux parents. C'est l'histoire de cette histoire de *La petite histoire des bébés et des livres* que vont évoquer Marie Bonnafé, Evelio Cabrejo-Parra et Olivier Douzou. Que dire aux parents et comment le transmettre ? Cette brochure est le fruit de nombreuses années de réflexion, de travaux, de recherches et d'observations avec, dans ce projet de brochure, la place des parents qui est prépondérante, puisque cette brochure s'adresse aux parents et aux familles, plus largement.

Dans la poursuite de l'après-midi, nous évoquerons la place des parents, d'abord la place et la fonction de la mère dans l'appétence du tout petit, du bébé pour les objets du monde ou comment le bébé part à la conquête des objets culturels, des histoires, des livres en particulier. C'est ce qu'évoquera Françoise Moggio, chef de consultation psychanalytique dédiée aux parents et aux bébés, mais qui est surtout médecin-chef du centre Alfred Binet, l'inter-secteur psychiatrique du XIII^e arrondissement. Ensuite, nous évoquerons des pratiques et des témoignages. Quelle place donner aux parents dans les lieux de la petite enfance ? Ce sont les animatrices-lectrices de l'association A.C.C.E.S., Nathalie Grattard et Sylvie Gueudré qui l'évoqueront. Jacqueline Ayraud, responsable des bibliothèques d'Amiens, évoquera la place des parents à la bibliothèque ou dans les bibliothèques.

Comme cet après-midi, il sera beaucoup question de lecture à voix haute, comme l'a déjà introduit Benoît Yvert, Léa Altman, comédienne de l'association Voiquili, nous proposera des lectures de souvenirs d'enfance, à deux reprises, ou plutôt des témoignages de personnalités, entre autres, du monde de la psychanalyse. Nous laisserons un court temps d'échanges après chaque intervention ou regroupement d'interventions pour des échanges avec la salle. Nous essayerons de tenir les horaires. C'est ce qu'on dit à chaque début de colloque et j'espère qu'on les tiendra jusqu'au bout. Cet après-midi se terminera à 18 heures, mais nous laisserons quand même le temps des échanges, parce qu'il me semble que c'est très important.

Nous allons donc commencer par l'histoire de *La petite histoire des bébés et des livres*, avec Marie Bonnafé, présidente d'A.C.C.E.S., co-fondatrice d'A.C.C.E.S. qui est, faut-il le rappeler, psychiatre psychanalyste, Evelio Cabrejo-Parra, vice-président d'A.C.C.E.S., psychanalyste linguiste, maître de conférences à Paris VII et Olivier Douzou, graphiste, éditeur, auteur illustrateur. Son premier livre *Jojo la mache* a paru en 1993. Le tout dernier est celui réalisé avec Frédérique Bertrand *Pierre et le l'ours* publié aux éditions MeMo, juste avant la fin de l'année. C'est lui qui a conçu et réalisé la maquette de la brochure et, comme vous l'avez vu, de façon très inventive. La petite histoire, c'est donc A.C.C.E.S. qui a voulu dire et transmettre aux parents l'importance du langage, la place des parents, l'importance de la qualité des livres. J'ajouterai, juste avant de vous laisser la parole dans des interventions successives puis par un croisement des points de vue, que la brochure – et je pense que Marie le redira après moi – a été rédigée par Sylvie Amiche, Zaïma Hamnache, Aline Hébert-Matray et Tamara Savitsky-Midéna à partir des entretiens avec Evelio Cabrejo-Parra et Marie Bonnafé.

Marie, une brochure pour les parents. C'est le point de départ.

L'histoire de la petite histoire des bébés et des livres

Marie BONNAFE

Psychiatre psychanalyste, présidente d'A.C.C.E.S.

Evelio CABREJO-PARRA, psycholinguiste

Vice-président d'A.C.C.E.S.

Olivier DOUZOU

Éditeur, auteur illustrateur

Marie BONNAFÉ

Je vous remercie beaucoup d'être venus si nombreux. Certains d'entre vous ont peut-être des amis ou des collègues qui n'ont pas pu s'inscrire. Nous tenons à vous remercier et en particulier les responsables des bibliothèques qui se sont déplacés, les responsables des services de la petite enfance, les enseignants qui participent ensemble au projet. Comme Monsieur Yvert l'a excellemment dit dans son exposé, nous avons, en effet, le soutien du service du livre et nous sommes heureux de l'invitation de la DPI de Beaubourg, qui est un lieu parlant et qui peut exprimer cet engagement que nous avons tous ensemble, ici, avec les projets avec les livres et la littérature. On aime bien parler de littérature dès le berceau. C'était le sous-titre d'une petite brochure que nous avons rééditée sur un ancien colloque, qui s'était tenu à la BNF, en hommage à René Diatkine. Merci à vous. On vous a dit que cette brochure était un projet collectif. C'est, en effet, l'équipe d'A.C.C.E.S. qui l'a travaillée. Je remercie Olivier Douzou en particulier pour sa création, à partir de travaux antérieurs.

Une brochure pour les familles. Certains ont pu s'étonner et je vais, aujourd'hui, centrer mon propos sur la question de l'esthétique, ni plus, ni moins et comment, dans le fond, nous naissons tous égaux par rapport à la beauté, à la beauté des textes, à la beauté des images. C'est peut-être un peu orgueilleux d'avoir ce propos, mais je vais essayer de le développer avec vous. Bien sûr, je vais rappeler, à grands traits, les grandes idées que vous retrouvez dans cette brochure. Nous allons essayer d'animer un peu avec Olivier Douzou et Evejo Cabrero-Parra la dynamique qui a été la nôtre. Nous allons rappeler et je vais reprendre avec Evejo les débuts du langage qui est le début de la brochure dans ce contenu. Nous avons donc fortement rappelé l'importance de la langue récit. Nous parlons de langue sans le savoir, la langue des actes, nous le rappelons à chaque fois. Quand nous nous adressons à un bébé, nous nous fondons sur les choses de la vie, sur l'expérience. Mais les propos que nous lui tenons ne sont qu'à moitié transmissibles. Ils désignent la situation vécue, la situation présente. Cela s'appelle le langage des actes, le langage de la situation. La langue récit est la forme racontée. Souvent, comme vous le savez, nous prenons appui sur les comptines. C'est une expérience universelle. Ces comptines ont des caractères esthétiques que l'on ne peut reproduire aisément. Or, dans le courant de la deuxième année, les chercheurs ont montré - notamment Bresson, dans ce fameux colloque de 1979, dont nous utilisons toujours les travaux - les conditions d'apprentissage de la langue écrite et comment l'enfant, plus tard peut passer à maîtriser lui-même la langue écrite, vers six ans - comment cela s'enracine dans l'usage et le jeu dans la langue du récit

au moment où il apprend véritablement à parler, c'est-à-dire dans la deuxième ou troisième année. Je tiens aussi à dire que si l'enfant est privé de livres, il ne va pas être irrémédiablement destiné à moins apprendre à lire et à écrire. Ce qui compte, c'est ce jeu entre la langue du récit et la langue dite factuelle, la langue des situations, dont tous les enfants sont entourés. Mais il se trouve – et Bresson, qui est un maître de la linguistique, l'avait bien montré à ce colloque – que dans le courant de la deuxième année, certaines familles en difficulté utilisent moins cette langue du récit, cette langue du différé. Je ne dis pas que tout se joue dans la deuxième ou troisième année. Néanmoins, et là je m'adresserai plus de manière forte au personnel de la petite enfance, à cette sortie des 18 mois, des deux ans, où l'enfant découvre à la fois la motricité, où il pense en bougeant. Maintenant il se soutient la tête, il va pouvoir parler, il va pouvoir conquérir le monde qui est pour lui un peu proche, mais qui est aussi fait de lumière et de couleurs. À cet âge-là, dans certaines familles, la langue du récit va se tarir. Ce sont des choses que nous reprenons beaucoup avec René Diatkine, avec Tony Lainé, qui parlaient de ce beau mot sur lequel je vais revenir, de « nidation culturelle ». C'est à cet âge qu'il y a un intérêt à être attentif au fait que l'enfant ait bien eu son petit stock personnel d'histoires, son trajet singulier.

Deuxième idée, sur laquelle nous insistons beaucoup, c'est qu'il s'agit d'un tracé individuel pour chaque enfant. Nous avons, chacun d'entre nous, nos comptines, nos histoires d'enfance privilégiées. Les bébés, dès qu'on les confie, même à moins de six mois, on va dire : « Tu sais, si ça ne va pas, s'il se met à pleurer, c'est telle comptine qui lui plaît, c'est telle petite histoire ». Maintenant nous dirons : « C'est tel livre, aussi ». Une comptine est souvent un livre, qui a ce même rythme que les comptines et qui plaît aux bébés. Ce trajet, cette découverte du vaste monde, avec ses peurs, ses curiosités, ses réassurances, ce cheminement va se faire avec un trajet personnel dans une littérature personnelle. Chaque enfant a, au creux de lui-même, ce petit trajet et qui – Evelio va nous le montrer dans un instant – n'est pas si petit et si étriqué que cela, mais qui est un travail psychique d'une intensité remarquable. J'ai entendu que lorsqu'on demande aux enfants quelle est votre histoire, votre chanson préférée, la réponse est *Une souris verte*. Beaucoup de gens ont dans leurs souvenirs *Une souris verte*. C'est une donnée collective. Cette *souris verte* que vous connaissez tous, que-ce que c'est ? C'est une œuvre littéraire, tout à fait remarquable, dès la première ligne. Une souris verte, ça n'existe pas, comme dirait Robert Desnos. Donc déjà l'étonnement, la surprise, la curiosité, une entrée dans le vaste monde des aventures tout à fait dangereuses mais avec l'idée que tout cela, dans le fond, est une chanson agréable, cela fait plaisir et cela finit bien.

Nous insistons beaucoup sur la lecture individuelle. La dernière fois que nous avons fait un colloque à Beaubourg, on nous avait dit « A.C.C.E.S. a inventé la lecture individuelle dans un petit groupe ». La formulation était assez étonnante, mais c'est vrai. Il est vrai que cela a quelque chose de remarquable, de ne pas s'adresser à un groupe de bébés, d'enfants, comme on va le faire plus tard à l'école, mais de privilégier cette relation individuelle. Pourquoi cela reste-t-il quelque chose d'un peu défendu ? Parce que, à ce moment-là, nous empiétons, quand même, sur le territoire de la famille, sur celui de la mère ou de toute personne qui donne des soins maternels et qui – que ce soit le père, un aîné, un proche, un professionnel ou une assistante maternelle – va aussitôt avoir comme modèle la mère et se comparer en quelque sorte à la mère, avec des sentiments contradictoires. Est-ce qu'elle fait assez bien ? Est-ce qu'elle ne fait pas assez bien ? Et quand nous lisons une histoire à un tout petit bébé, surtout une histoire qui lui plaît, une histoire sensible, on est dans la sphère mère-enfant, dans ce qu'un professeur célèbre avait appelé le complexe du roi Salomon. Nous sommes souvent dans une situation épineuse où nous demandons si nous avons bien le droit de faire des choses aussi intimes, qui se rapprochent autant d'une relation si proche avec le bébé. Dans cette

brochure, j'ai eu l'occasion de dire que lorsqu'on a cette petite gêne, c'est un excellent signe. Cela nous met en conflit. Nous affinons la qualité de ce que nous faisons et le tact avec lequel nous le faisons, et nous prenons aussi plus en considération la présence des parents, comment se sont-ils manifestés. En quelque sorte, cette petite gêne, cette petite dépression – l'on a parlé à un moment de la vertu des dépressions dans les animations du livre – nous fait dire : « C'est aux parents de faire tout cela, à raconter des histoires ». Cela nous engage à imaginer des dispositifs, des expériences qui vont nous permettre de mieux rencontrer les parents. Vous savez que nous privilégions pour cela tous les lieux où les parents sont présents, notamment des activités de bibliothèque hors les murs, dans les P.M.I., avec les assistantes maternelles, qui sont un agent de communication tout à fait exceptionnel. Nous essayons de joindre, même si nous n'avons affaire qu'à des professionnels en crèches ou en centres de loisirs, nous nous ingénions à soumettre au regard des parents l'expérience étonnante que font leurs bébés, à qui l'on est en train de raconter une histoire en la lisant.

Je vous ai annoncé que j'allais vous parler, sans empiéter sur les autres orateurs, de la beauté des livres et des histoires et de notre égalité devant cela, notre égalité d'êtres humains qui avons tous été des bébés et dont les bébés revivent en nous. C'est dans une œuvre de Freud tout à fait étonnante *Le souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* et un texte qu'il écrit à la même époque, *Le principe de plaisir* selon les modes de fonctionnement dans le principe de plaisir et le principe de réalité qu'on peut trouver des éléments qui nous aident considérablement dans notre action.

En effet, ce qu'on découvre, c'est que l'enfant, très tôt, beaucoup plus tôt qu'on ne le pensait et encore plus tôt que Freud ne le pensait quand il a écrit ses œuvres, a le sens de la réalité. Bien sûr, il a le sens de la réalité à sa façon. Pour lui, la réalité est de savoir si on va prendre soin de lui, si on va lui donner la tétée. Il a, à sa disposition, des outils pour cela, notamment il sait très bien lire les traits du visage. On sait maintenant que lorsqu'un enfant vient au monde, les expériences de Schön, il voit si on lui met un verre dépoli avec des traits représentant un visage à sa disposition, il va être aussi excité et éveillé que si on lui présente le sein ou un biberon. Si, au contraire, on lui met un verre dépoli, avec les mêmes traits mais dans le désordre, où personne ne reconnaît rien, il est aussi totalement indifférent. Tous les gens qui ont l'habitude des nouveau-nés savent que les traits du visage sont tout à fait perceptibles. Non seulement les traits du visage, mais aussi quand nous avons les épaules affaissées, parce que nous sommes fatigués, nous nous sommes levés du mauvais pied. Toutes ces expressions rendent ce qu'un bébé peut bien percevoir. Je donne souvent l'anecdote suivante. Un bébé, qui ne parle pas encore, dans sa deuxième année, à qui l'on veut faire essayer un manteau neuf. Et voilà qu'il se roule par terre et qu'il ne veut pas entendre parler de mettre ce manteau que tout le monde trouve joli. On réfléchit et qu'est-ce qui se passe ? Il a le sens de la réalité, à sa façon, à son niveau. Il se dit « on va me faire le sale coup, on va m'emmener chez l'assistante maternelle, parce que sinon, on ne met pas de manteau ». Il y a quelque chose qui, pour lui, est un indice de réalité, la sienne et qui est beaucoup plus précoce que souvent les adultes ne le comprennent.

La réalité, pour l'enfant, on a pensé au début que c'étaient surtout des choses menaçantes, des grands conflits, avec l'inverse qui est d'avoir du plaisir, qu'on s'occupe de vous et que la réalité s'opposerait au plaisir. En fait, Winnicott a fait remarquer qu'un enfant, un bébé a plutôt un vécu de quiétude. Il se sent bien, c'est que l'on ressent quand on lui raconte des histoires ou quand on lui chante des chansons. C'est à ce moment-là qu'il a des crises et qu'il appelle l'espace transitionnel, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas la pensée d'un bébé d'un côté et ses réactions et la pensée de la mère ou de la personne qui donne les soins maternels de l'autre côté, mais quelque chose, un psychisme commun, en quelque sorte, quelque chose que nous sommes incapables de comprendre

parce que nous n'avons plus ce vécu, mais qui fait un tout, une sphère dans laquelle il a expliqué qu'il y avait cet objet transitionnel, qu'est le doudou et dans lequel il dit, à un moment, qu'il y a aussi les petites histoires que l'enfant se raconte en s'endormant.

C'est aussi ces premières paroles, cette première littérature et nous avons pensé avec René Diatkine et Tony Lainé qu'on pouvait y mettre aussi ses premiers albums et aussi quelque chose dont Winnicott parle peu, les représentations et aussi les images et les formes. Voici, par exemple, le jeu avec les couleurs. On dit que les bébés perçoivent trois couleurs : les couleurs de la lumière, le noir, le blanc et le rouge. Le rouge ou le rose sont, ni plus ni moins, me disait un peintre, que la façon dont la lumière arrive à travers le sein, les doigts. Ensuite, les couleurs ont désigné le vaste monde. Peut-être que *souris verte* s'inscrit dans cette énigme des couleurs. Le bleu, le vert, qui sont plus des formations de la pensée et pas aussi brutes que le noir et le blanc et le rouge, qui vont permettre de distinguer le monde environnant sur des écrans, des arcs-en-ciel, qui fascinent parfois les enfants, et déjà sur les cartes postales et aussi sur les albums. Nous avons de nombreuses observations de cela.

Pourquoi est-ce tellement important de dire des belles histoires, des belles illustrations, de bons auteurs ? C'est un peu une énigme de voir pourquoi, au début de la vie, cela a déjà cette importance. Dans ce texte sur Léonard de Vinci et sur le texte théorique qui va avec, Freud avance cette idée qu'en découvrant la réalité, cela a, bien sûr, quelque chose de dur. Mais cela a aussi quelque chose de la douceur du nounours et de l'idée que cela va apporter la bonne nourriture et les choses agréables de la vie. Cela a, quand même, quelque chose d'inquiétant, pour le bébé, ce vaste monde. Par exemple cet espace noir peut inquiéter certains enfants, sans que l'adulte ne se rende compte, sauf s'il retourne un peu en enfance, comme je l'ai dit pour la petite histoire du manteau. Il y a quelque chose que l'être humain, que les sociétés humaines, que la collectivité humaine a créé : ce sont justement les œuvres d'art. Dans ces œuvres d'art, au début de la vie, il y a les comptines et il y a certaines images qui ont toujours des mélanges de couleurs qui ont toujours existé. Freud avance donc que les artistes sont des humains, comme nous, mais qui arrivent à créer quelque chose de la réalité, qui a cette supériorité sur le monde extérieur brut. Cette réalité est plaisante, elle est agréable. Cette première littérature a des qualités qui nous enchantent, qui nous font plaisir, tout en étant des paroles, comme d'autres, mais c'est du langage. Le bébé le reconnaît bien. Quand il ne sait pas encore parler, il a tellement cette ématisation, cette énergie très forte à s'emparer du langage qu'il ne connaît pas encore. Mais il a déjà le plaisir à entendre raconter des histoires, que ce soit *Bonsoir lune*, que ce soient toutes les petites comptines que nous avons, les premiers livres de Douzou. Il va être captivé par quelque chose qui est, comme le reste, dans la réalité. Ce sont des objets, des choses que l'on dit, comme le langage mais qui vont avoir la qualité du plaisir. Quand les enfants vont grandir et pour les adultes, d'autres choses font des ponts entre la réalité, qui permettent de comprendre et de mieux adoucir les aspérités, ce qui peut être douloureux ou difficile à affronter. Il y a le raisonnement, les apprentissages, l'éducation, il y avait la religion, les idéaux.

Mais tout cela, nous dit Freud, et cela me paraît et cela nous paraît à tous bien vrai, cela a ses limites. Et pour lui, il propose que la chose qui donne un plaisir sans limites et sans danger ce sont les œuvres d'art, les créations des artistes. C'est évidemment à Léonard de Vinci qu'il pense, à ce pauvre enfant qu'il décrit comme un enfant abandonné par sa mère, à qui on l'a retiré tout petit et on l'a mis avec un père qui ne lui donnait plus le sein maternel, mais qui, puisqu'il a rêvé et imaginé et que lui-même faisait les dessins de la qualité que vous savez, a pu retrouver, sur une femme, ce sourire maternel qui l'a, à nouveau, comblé. Cela uniquement par les voies de la création artistique. Disons que c'est peut-être un peu osé, de poser, comme nous le faisons, avec René Diatkine et Tony Lainé, que lorsqu'ils viennent au monde, tous les enfants sont égaux devant un plaisir esthétique. Et pourtant, c'est ce que nous constatons dans nos observations. Bien sûr, il y a

des différences d'un bébé à l'autre. Je suis psychiatre et je ne le renie pas. Les enfants sont, parfois, cruellement inégaux. Mais ce n'est absolument pas en rapport avec le niveau de culture des parents.

Dans les tout premiers âges, cette jouissance esthétique, employons des mots tout à fait excessifs, cette jouissance esthétique est également partagée d'une classe sociale à une autre. Non seulement les bébés la partagent, mais à condition d'avoir des dispositifs, de faire des expériences qui permettent de le constater, les parents de jeunes enfants sont aussi à égalité devant ce plaisir partagé qui permet d'accepter la réalité. Ce sont des notions un peu compliquées. C'est ce qu'on appelle l'après-coup. À chaque âge, il va y avoir de nouveau un nouvel équilibre entre la réalité et l'expérience du plaisir. À chaque âge, chaque enfant va, individuellement, avoir ses propres objets littéraires et plastiques, des belles images qui vont lui permettre de négocier cette entrée difficile dans ce vaste monde et dans sa propre collectivité.

Monsieur Yvert parlait de l'adolescence. Bien sûr, si on n'a pas donné de livres aux enfants, les enseignants, les autres professionnels, les bibliothécaires le savent bien qu'on peut avoir à tout âge des ruses, des techniques pour redonner l'amour de la lecture. Il n'empêche que même s'il y a eu peu de choses en petite enfance, on dit l'adolescence, nouvelle naissance. Tout est remis en cause. À partir de douze ans, nos enfants et nos petits-enfants se mettent à dire « non » de façon stupide. Ils ne se roulent peut-être pas par terre, mais presque. C'est vrai que nous apprenons dans le développement de l'enfance que tout est remis en cause entre douze et dix-huit ans. De nouveau, c'est comme un parcours de bébé. On peut dire qu'à ce moment-là, si on introduit dans une fratrie des livres pour les tout petits, qui va leur rappeler – parce que, tout de même, on est dans une société où ils auront vu des livres, un ou deux albums – mais cette saveur première qu'il y a dans ce livre *À table* avec une image où tout le monde a envie d'essuyer la nappe parce qu'il y a des saletés qui sont restées dessus. A cet âge-là, il y a une intensité fantastique, une communication étonnante entre les artistes et le lecteur ou la jeune lectrice ou le jeune lecteur, qui est un très beau mot. Qui est le lecteur ? Est-ce que c'est vous qui lisez ou est-ce que c'est le bébé ?

Je voudrais terminer en insistant sur l'importance de l'expérience. Comme je vous l'ai dit, Winnicott insiste beaucoup sur le fait de ce que l'on constate, de ce que l'on voit. C'est pour cela nous privilégions les animations, nous privilégions un amoncellement de constatations, sans les affirmer dans la théorie et dans des conférences, bien que nous en fassions un peu, comme ici, mais croyez bien que tout ce que nous disons est issu des animations. Je voudrais insister sur le plaisir individuel et sur la qualité esthétique des livres et des albums. Je sais que, par exemple dans beaucoup de bibliothèques, on va former à la lecture à voix haute. De notre point de vue, du point de vue de notre expérience, elle ne peut pas avoir un effet si elle n'a pas, en même temps, une connaissance de ce qui se passe avec un album de qualité. D'abord les contacts avec une bibliothécaire qui vont nous apporter par exemple *Dans la nuit noire* de Bruno Munari. C'est à travers les professionnels du livre qu'on arrive à découvrir ce genre de merveille. *Panache l'écureuil*, c'est un grand artiste qui a fait ça. Il s'appelle Rojankovsky. Ce sont ces artistes qui ont fondé le Père Castor. Ce n'est pas un hasard si les histoires de Capucine et son lièvre nous restent tant dans les mémoires, parce que ce sont justement des œuvres d'artistes. Je pense que faire de la lecture à voix haute sans avoir, en même temps, une communication avec la bibliothèque, avec les professionnels du livre, les libraires, qui vont nous faire mieux approcher la création de cet âge-là, ce serait vraiment dommage. Il y a aussi le travail avec le personnel de la petite enfance pour affiner ce travail collectif.

Je crois que lorsqu'on fait des animations de livres pour bébés, on devient quelqu'un d'important pour l'enfant. Si on veut que cette importance ait un devenir durable, que ça aille jusqu'à

l'adolescence, que cela laisse des traces, cette importance ne peut pas reposer uniquement sur une personne qu'on a connue quand on était bébé. Cela ne se peut pas. Il faut donc voir plus loin, avec des enfants plus grands. Il faut avoir des dispositifs qui se prolongent. Je trouve qu'en France on le néglige un peu. Nous avons eu, avec René Diatkine, l'idée d'utiliser le réseau des bibliothèques. Je n'étais pas très prompte à faire ça. Je travaillais à l'époque avec des centres culturels et des peintres. J'ai vu ensuite la richesse de cette idée. Des bibliothèques, il y en a partout. Il me semble qu'en France on n'y pense pas assez souvent. Au Québec, où nous avons été invités, en Colombie, on n'aurait pas l'idée de faire quelque chose avec les livres sans se tourner vers la bibliothèque. Ça n'existe pas. Il y a beaucoup plus de bénévoles. Il y a d'ailleurs souvent beaucoup moins de personnel en bibliothèque de petite enfance et on y va. Dans les pays anglo-saxons, dans Hitchcock, il y a des petites bibliothèques et les gens vont préparer naturellement les crimes, parce que c'est un lieu où l'on va facilement.

Je pense qu'il est tout à fait important, quand on met en place des dispositifs d'animation autour du livre, d'avoir en tête toutes ces théories et d'avoir aussi la prolongation et de construire des projets à long terme. Il est important de ne pas être seul et de faire entrer ainsi l'enfant dans la collectivité, en donnant par soi-même, à tous les professionnels, l'exemple de ces vertus de mettre des œuvres d'art, dès le début de la vie, à la portée de toutes les classes sociales dans des institutions extrêmement différentes, centrées sur une institution où la création littéraire sera la priorité.

Véronique SOULÉ

Merci Marie. « Les enfants sont capables de faire des choix parmi les livres. À nous de leur proposer une diversité intéressante. Ce sont de vrais choix qui parfois nous surprennent mais nous devons les respecter. L'enfant ne se trompe pas sur la qualité de ce qu'il choisit. Il prend les livres qui sont le mieux adaptés à ce dont il a besoin pour faire de nouvelles expériences en privilégiant l'imaginaire. » extrait de *La petite histoire des bébés et des livres*. Mais la première phrase de *La petite histoire* est « Dès sa naissance, le bébé s'attache à la musique de la voix. Nourrissons le nourrisson par la parole. » Evelio, c'est à vous. Les compétences linguistiques des tout petits.

Evelio CABREJO-PARRA

Merci pour votre préface. Pour faire les choses simplement, je commencerai par une question, en sachant qu'on ne peut pas y répondre : comment peut-on accompagner un bébé pour qu'il puisse développer ses possibilités psychiques ? Cette question qui est valable pour les parents, pour tous ceux qui œuvrent autour de la petite enfance, en fait pour toute personne qui est liée à l'assistance d'un bébé. En fait, pour répondre à cette question, il faut aussi connaître les compétences d'un bébé. C'est une question terrible à répondre, mais qui doit, quand même, être au centre des réflexions théoriques et de tout discours par rapport à la petite enfance. Les deux questions sont, en fait : quelles sont les compétences d'un bébé et comment peut-on les nourrir ? C'est dans cette direction que je voudrais parler.

Les compétences d'un bébé sont multiples. On pourrait dire qu'un bébé est un nid de compétences. Le rôle d'un adulte ou de tous ceux qui accompagnent ce petit être est précisément lui donner la nourriture nécessaire pour qu'il puisse s'accrocher à quelque chose. Si le bébé est bon entendant, il s'accroche à la voix, à celle de ceux qui l'entourent. Il y a une sensibilité profonde de la voix. Tout être humain bon entendant s'y accroche. Ce n'est pas un accrochage réel, c'est un accrochage

symbolique. Le bébé s'est séparé du corps maternel, réellement et il s'accroche symboliquement à sa voix, à ses odeurs, à sa manière de caresser, à son visage. C'est à partir de là que tout être humain commence à construire quelque chose à l'intérieur de lui-même. C'est par la voix, les caresses, le rythme alimentaire, la présence, l'absence de ceux qui s'occupent du bébé que tout bébé commence à construire toute signification, à créer du sens dans son esprit. Le sens, on ne peut pas l'expliquer facilement. Aucune théorie philosophique, psychologique ou psychanalytique ne peut l'expliquer. Cependant, le sens fait partie de notre vie quotidienne. Construire du sens est au centre de toute activité psychique humaine. C'est précisément par des petites choses, par la modulation de la voix, toutes les mises en scènes du visage que tout être humain a commencé à construire du sens. Il faut donner la possibilité au bébé de construire du sens. Il y a, en fait, un travail souterrain qui se fait, qui n'est pas directement observable. Au fur et à mesure que toutes ces choses se passent, par la voix, par les caresses, par les rythmes alimentaires, tout cela produit des effets dans la psyché du bébé.

Ces faits ont pour finalité que le bébé commence à réaliser une tâche anthropologiquement universelle, que tout être humain doit construire, à savoir une représentation symbolique de l'autre. L'autre commence à s'installer dans la psyché du bébé par la voix, par les caresses, par les rythmes alimentaires. Pardonnez-moi ces répétitions, mais cela vaut la peine d'insister.

Cette construction de l'Autre qui s'installe est une construction tellement symbolique mais de la qualité de cet autre qu'on porte en soi-même dépend le destin de la vie. Cet Autre peut être très agréable, on veut le convoquer. Si cet Autre attaque, les catastrophes psychiques commencent à s'organiser. C'est cette responsabilité vis-à-vis du bébé. Or le bébé est tellement sensible à ces choses-là qu'à un moment donné se produit le phénomène qui crée le langage. Les choses extraordinaires, parfois, ne sont pas visibles. À force de se répéter, les choses extraordinaires se banalisent. À un moment donné, tout être humain, tout bébé a construit cette opération fondamentale qui fait que tout à coup, au lieu de pleurer pour pleurer, il pleure pour s'adresser à quelqu'un. Et c'est quand on peut s'adresser à quelqu'un que se fonde le langage. Ce langage est une activité mentale qui pose l'autre. On s'adresse à quelqu'un puisqu'on a construit un autre intérieur. Si l'autre n'est pas dans l'esprit, on ne peut pas le trouver dans la nature. Voilà la construction de l'autre, symbolique.

Donnons la possibilité au bébé de construire un autre, qui accompagne, qui soulage, qui donne de la lumière. Au début, on a voulu insister sur la sensibilité du bébé à la musique. Mais la première image, pour moi, est que le bébé reçoit quelque chose de l'adulte. Mais dans l'a transformation des couleurs, cela veut dire que le bébé travaille et transforme ce qu'il reçoit. Nous donnons des choses, mais nous ne savons pas comment il les travaille, mais il les travaille. C'est comme ça que tout être humain se construit. Il se construit, parce qu'il a reçu quelque chose qu'il a transformé à sa manière. C'est une histoire individuelle. La transformation des couleurs, cela veut dire qu'il reçoit quelque chose, mais qu'il l'a travaillé à sa manière. C'est comme cela qu'il commence à construire psychologiquement. C'est comme ça qu'un autre commence à se construire et cet autre ne se construira jamais définitivement. C'est par là que commence à entrer toute la culture, toute l'intersubjectivité, et si on continue la construction de l'autre, il y a tellement de choses qu'un bébé reçoit de celui qui l'accompagne. Tout ce qu'il reçoit, il va l'utiliser à sa manière. C'est pour cela qu'on peut lire ce livre par le texte, mais aussi par les images. Les images sont en harmonie avec le texte. Les couleurs, il y a plusieurs harmonies qui sont là. Je parlais de l'harmonie de la voix, la musique de la voix. Mais il y a aussi l'harmonie des images, une harmonie des formes. Quand on parle de l'importance de la beauté, de l'esthétique, c'est parce qu'en fait, la psyché humaine se construit en utilisant toute la création culturelle, en utilisant, bien sûr, le langage. Le langage est un ensemble

d'opérations mentales qui permettent d'organiser l'harmonie des gestes pour prononcer la langue selon la culture dans laquelle on est né, mais aussi l'harmonie mentale de sémantique pour construire le discours, qui ait un sens cohérent.

Il y a aussi l'harmonie de la musique, celle des couleurs, des formes. Toutes ces harmonies soulagent, accompagnent la psyché humaine. C'est ça qu'il faut donner à un bébé. Parmi les compétences précoces d'un bébé, il y a les compétences précoces linguistiques. Tout être humain vient au monde avec la capacité d'apprendre une langue, avec la faculté du langage, c'est-à-dire la capacité qui va lui permettre d'apprendre une langue. Comment va-t-il rentrer là-dedans ? S'il n'entend pas parler, il ne peut pas apprendre à parler. Il faut qu'il ait entendu parler quelqu'un pour pouvoir s'approprier. Cette complexité, aucune théorie linguistique, aucune théorie psychologique ne peut expliquer en quoi consiste vraiment l'acquisition du langage. Le bébé est capable de créer ce mystère, de s'approprier une langue par la mise en scène que font ceux qui la possèdent. Alors nous nourrissons les nourrissons par la parole. C'est une phrase très forte. Effectivement, c'est une nourriture. Une fois que la représentation de l'autre s'est organisée, le bébé commence à devenir complètement assoiffé de tout ce qui est le rythme, la musique, les berceuses. Le bébé est déjà dans la musique.

Le mot « berceuse » est très beau en français. « Bercer », « berceau » et « berceuse » viennent de la même racine, tandis qu'il y a d'autres langues où on le disperse. En espagnol, on dit *la cuna, mecer*. Il y a une dispersion. En français, il y a une condensation. Tout est contenu là-dedans, « berceuse ». C'est la littérature du berceau. Les enfants sont assoiffés de cette littérature-là. C'est pour cela qu'il faut que dans toute langue il y ait des berceuses. Une langue sans berceuse, ça n'existe pas. La berceuse est précisément une nourriture symbolique dont tout bébé a besoin pour se construire en tant que sujet culturel.

Et voilà que nous nous retrouvons au centre de nos réflexions avec ce travail que nous avons fait en équipe d'essayer de trouver tous les moyens possibles pour faire que la construction psychique d'un nourrisson soit belle. Ce n'est pas facile, mais nous devons faire tout. Tout se passe finalement lors des premiers mois de la vie, les six premiers mois, entouré de berceuses, de comptines, de rythmes alimentaires, de la voix. C'est comme ça que le bébé commence à devenir lentement lui-même sujet, commence à babiller. Le babil est déjà un voyage extraordinaire à l'intérieur d'une culture, puisqu'il s'approprie la musique de la langue, les structures sonores de la langue. Il est en train de construire sa voix, sa propre voix, en utilisant des petites choses qu'il a volées à la voix des autres. Il construit sa voix en même temps qu'il apprend la langue. C'est pour cela qu'il est tellement plus difficile de parler une langue étrangère, quand on est adulte, que ceux qui l'ont appris en tant que langue maternelle. Parce que nos voix se sont construites avec des musiques qui viennent d'ailleurs. La construction de la voix est fondamentale. Il entre dans la langue et il devient un porte-parole. Chaque fois qu'il parle, il porte dans sa petite voix des effets acoustiques des voix de ceux qui l'ont donné accès à la sonorité du langage. C'est comme ça qu'un être humain se construit linguistiquement.

En même temps, dès lors que cette organisation est là, on peut commencer à réaliser des activités partagées. La berceuse est une petite musique, qu'on chante ou qu'on dit au bébé. On nourrit sa capacité d'écoute. Écouter est une compétence humaine. Dans toutes les langues il y a la distinction entre écouter et entendre. Entendre, c'est physiologique. Écouter implique que dans la voix de ce petit corps il y a une psyché, qui veut comprendre quelque chose, qui veut chercher du sens. On lui donne la possibilité d'écouter, d'écouter avec plaisir et de réaliser une activité partagée aussi complexe que celle-là, lire à haute voix, pour permettre au bébé d'écouter. En même temps, pour

entrer dans la langue, tout ce qui se passe psychiquement, dans la lecture à haute voix, est immense. Des activités partagées commencent à apparaître. On commence à regarder les mêmes images. Le regard conjoint apparaît. En étant différent, on regarde la même chose. Et, lentement, tout cela devient de plus en plus abstrait, pour amener le bébé à ce qu'on appelle l'attention conjointe, c'est-à-dire penser à peu près dans la même direction que l'autre. C'est tellement abstrait tout cela. Le regard conjoint forme à l'attention conjointe. Même si on ne comprend pas tout ce que l'autre dit, on va à peu près dans la même direction. Toute la culture fonctionne de cette manière. Un bébé sans attention conjointe est un bébé qui ne pourrait pas construire du sens. Il pourrait difficilement apprendre à lire et à écrire, par exemple. On ne pourrait pas l'éduquer.

Voilà qu'on alimente ces choses-là. Avec la beauté des images, on regarde conjointement. Il y a des textes qui permettent de révéler la construction du sens. On va vers l'attention conjointe. Toute notre vie se passe dans l'attention conjointe. Nous écoutons l'autre, nous comprenons, nous ne comprenons pas, nous comprenons, mais ... C'est comme ça. C'est un travail d'attention conjointe. C'est dans cet espace abstrait que se joue le destin individuel et social de l'être humain. Il y a deux manières de le faire. Ou bien on le fait entrer d'une manière obligée ou on le fait entrer par le jeu, par quelque chose de très agréable.

Le but de la question, ici, c'est de le faire entrer par un petit jeu, très agréable, sans lui demander en retour de résumer, ou des choses comme ça. Nous ne sommes pas encore à l'école. Nous lui laissons cette liberté de voyager, d'écouter comme il veut. Et quand il se manifeste, on fait une fête. Cette manifestation, nous la recevons et la reconnaissons et parfois elle nous apprend des choses. Les enfants ou les bébés nous montrent des choses que nous n'avons pas vues. C'est aussi dans ce sens que les bébés nous apportent beaucoup de choses. Ils nous permettent à nous, adultes, de nous rappeler des choses que nous avons oubliées, qui sont fondamentales et qui constituent la dynamique de la psyché humaine.

C'est pour cela que le bébé construit parfois ou reconstruit la psyché de l'adulte ou la met en mouvement encore une fois. C'est ça la beauté de l'écoute. Il faut que l'adulte ait une disponibilité psychique pour permettre au bébé d'entrer dans ce voyage. En même temps, le bébé est source de dynamisme psychique pour ceux qui l'accompagnent. La lecture à haute voix, c'est cela. Les lectrices, qui travaillent avec nous, ont certainement un très grand plaisir. Dans ce séminaire que nous faisons à Sainte-Anne, j'apprends des choses en regardant comment les bébés observent un livre. Ce sont des observateurs extraordinaires. C'est dans ce dialogue complexe entre le bébé, les lectrices, les parents qui assistent à ces activités, les bibliothécaires, tout un travail en équipe, tout ça pourquoi ? Parce qu'on voudrait que le destin du milieu social de l'être humain soit relativement intéressant.

Je voudrais m'arrêter là, mais il y a beaucoup de choses à dire. Comment le langage participe-t-il à la constitution psychique de l'être humain ? On parle en latin de l'*infans*, qui est celui qui ne parle pas. Une des tâches fondamentales de toute personne qui accompagne un bébé, c'est de lui donner la possibilité d'avoir accès à la langue. Si on rate l'accès à la langue, c'est un problème. On est tentés de rater beaucoup de choses. Entrer dans la langue d'une manière agréable, faire de la langue un dispositif qui donne de la joie psychique c'est aussi une des ambitions d'A.C.C.E.S. Faire de la langue un jeu de représentations mentales, c'est ce qui se passe finalement avec des histoires. Il y a une langue, qui est pour réaliser des choses, pour obéir. Mais il y a une langue aussi qui est là pour écouter et pour penser en écoutant. C'est-à-dire un petit moment de liberté psychique absolue. J'écoute et je comprends ce que j'ai pu comprendre ou ce que je veux comprendre. Cela est important de donner cette possibilité à la psyché de l'enfant de comprendre ce qu'il a construit.

Lentement on commence à construire un lexique mental. Mais ce lexique mental est très éloigné de celui de l'adulte. Les enfants commencent à comprendre des histoires de cette manière-là. Chaque fois qu'on lit, on met en mouvement le lexique mental. Cela ne se voit pas. On enrichit le lexique mental, on comprend de nouvelles choses. Le lexique mental ne finit jamais. Aujourd'hui, vous apprendrez, certainement, un nouveau mot. Peut-être. Le lexique mental est quelque chose d'ouvert, à l'infini. Il se met en mouvement, il est là pour nourrir l'activité psychique. Le langage est ce dispositif qui est là et qu'une fois qu'il se met en mouvement il ne faut pas qu'il s'arrête. Lorsque le bébé commence à babiller, il commence à s'auto-écouter, à s'auto-accompagner et le langage commence à devenir ce compagnon qu'on a à vie. Si ce langage a été injecté dans l'activité partagée gratifiante, ce langage accompagne d'une manière très intéressante.

Ce rapport au langage est, finalement, l'unique compagnon de sa vie, dont il s'agit, pour tenter de répondre à la question : comment peut-on accompagner un nourrisson pour qu'il puisse se déployer psychiquement d'une manière relativement intéressante ? Faire du langage une représentation de l'activité mentale est quelque chose de fondamental. Ça peut sauver, et je crois que c'est l'unique chose qui sauve, la psyché. Jouer avec les représentations mentales. Les berceuses sont déjà une initiation dans le jeu des représentations mentales. On peut jouer parfois avec des choses qui sont difficiles à penser. Parfois il y a des contenus qui sont très bizarres et l'on se demande : pourquoi est-ce qu'on raconte de telles choses aux bébés ? C'est important. La culture est extraordinaire, parce qu'elle prépare lentement pour qu'un jour, le bébé puisse penser ce qui est agréable à penser mais de penser aussi ce qui est difficile à penser, voire ce qui est insupportable. C'est parfois et souvent nécessaire. Faire de cela des jeux de représentations mentales est quelque chose d'extraordinaire.

C'est pour ça que les récits créent un espace psychique. Les récits modulent complètement la représentation du temps et de l'espace à travers le langage. Toute la langue de la vie quotidienne est définie par rapport au moment où on parle, tandis que le récit introduit un espace qui est autre, il était une fois ou un jour ou quand j'étais petit. C'est une manière de dire que je vais parler de choses qui ne se réalisent pas dans ce moment-ci. Le fait de pouvoir parler de choses dans cet espace fait que, parfois, je peux parler de choses qui sont en moi-même et qui me sont insupportables. Le récit peut devenir une sorte de miroir verbal. Je crois que c'est l'une des fonctions du récit, de la langue du raconté. Je peux me regarder à travers mon propre discours. Finalement, ma vie se réduit à construire un récit qui me soit insupportable. Dans toute psyché humaine, dans toute évolution psychique, il y a des choses qui sont très difficiles à penser. Le récit nous permet de regarder à distance et de faire en sorte que, ce qui se cache dans les couches profondes, y compris dans l'inconscient, puisse être dit avec une certaine distance. C'est dans cette direction que, finalement, la vie psychique devient plus intéressante, plus supportable et, pourquoi pas, plus gaie.

Merci beaucoup.

Véronique SOULÉ

Merci beaucoup, Evelio. Après ces deux interventions plutôt théoriques, on va, avec Olivier Douzou, aborder la réalisation, la conception de la brochure. Après ce qu'a pu dire et Marie Bonnafé et Evelio Cabrejo-Parra comment t'es-tu glissé et comment t'es-tu investi dans ce discours qui était, peut-être, tout nouveau pour toi ?

Olivier DOUZOU

C'est vrai qu'il est difficile de passer après eux. Je suis depuis longtemps impressionné par le travail d'A.C.C.E.S., par toute cette réflexion qu'il y a autour des livres, tout ce travail qui succède au travail d'auteur. Ce sont des questions qu'on ne doit pas se poser quand on est auteur. On a eu déjà ce débat avec Marie. Il n'y a pas de recettes pour faire de bons livres. On ne sait pas pourquoi un livre est bon ou pas. Comment on est reçu, comment ce sera un élément qui va transmettre du plaisir et du jeu et du sens. J'ai rencontré Evelio, j'en ai parlé avec Marie pour faire un livre à partir de leurs réflexions. C'était l'inverse de ce que je connaissais d'A.C.C.E.S. Je connaissais plus leurs réflexions à partir des livres. C'était pour moi un travail assez passionnant, un travail de traduction, qui ne ressemblait pas forcément au travail d'illustrateur ou d'auteur, mais peut-être y avait-il plus un rôle éditorial : structurer le livre, recomposer ce qui a été dit.

Ce livre traite de l'importance de la relation de la petite enfance, toute cette sensibilité jusqu'au regard convergent dont parlait Evelio. Ce regard convergent s'enchaîne avec le texte et les propos de Marie concernant le regard convergent sur le livre. Il a fallu trouver la fluidité entre ces deux paroles et surtout les illustrer. Je l'ai pris comme un jeu aussi et c'était vraiment du plaisir. Je pense que c'est un moyen aussi de faire passer des messages en faisant des images à travers lesquelles transpire quelque chose de gai.

Tout le travail a été pour moi de recomposer un travail de construction, qui est dans les propos tenus par Evelio ou par Marie de progression, de construction, de succession de formes qui deviennent du sens progressivement. Ce n'était pas forcément un travail facile, mais pour moi c'est un travail de traduction. Je dois me considérer d'avantage comme un graphiste. Il faut s'oublier comme auteur quand on fait ça. Même si on peut avoir des vues qui sont convergentes sur le livre, je ne me place pas du tout dans cette réflexion quand je fais un livre. Marie considère les auteurs comme des artistes. Peut-être. Je suis très content de ne pas savoir tout ce qu'elle dit, sinon je ferais un bouquin sur le manteau bleu.

Véronique SOULÉ

Marie, pouvez-vous nous dire pourquoi vous avez fait le choix d'Olivier Douzou ? À quand remontent vos projets communs ?

Marie BONNAFÉ

Cela date d'un travail commun. Un élève qui était à Rabat, qui travaillait avec l'Institut français de Rabat. Sa femme travaille beaucoup dans les collèges. Il m'invite pour parler de mon livre. Je lui dis qu'on aimerait avoir un éditeur et un atelier pour les enfants. Ça m'est venu comme ça : ce serait bien Douzou. On ne sait pas pourquoi. Il y avait les éditions du Rouergue et puis on aimait beaucoup ses livres. Je suis arrivée dans ce monde, il y a longtemps déjà. Je connaissais Douzou depuis l'hôpital de jour où je travaillais dans le service de Monsieur Lainé où l'on utilisait beaucoup ses livres, en particulier *Yoyo l'ascenseur*. C'est un livre qu'on utilisait pour les enfants en grandes difficultés et cela leur éclairait le chemin de la vie.

Evelio CABREJO-PARRA

Nous sommes très heureux d'avoir pu travailler avec Olivier. Pendant les discussions, avant de faire la brochure, beaucoup de mots sont sortis. Lentement, Olivier nous a profondément convaincus, en son absence. Son travail, l'esthétique, l'originalité de ses images. D'autres personnes aussi nous ont parlé d'Olivier. Il s'est créé tout à coup une sorte d'accord entre nous. C'était Olivier qui était la personne la plus indiquée pour nous accompagner dans cette aventure.

Marie BONNAFÉ

Aussi, parce qu'Olivier est quelqu'un d'engagé.

Véronique SOULÉ

Peux-tu en dire un peu plus sur cet engagement ?

Marie BONNAFÉ

Avec la Seine-Saint-Denis.

Olivier DOUZOU

Les gens qui sont dans le groupe A.C.C.E.S. sont des gens qui sont très proches. J'ai pu faire des livres aussi de manière assez privilégiée, notamment en Seine-Saint-Denis avec un retour sur ces projets qui étaient très importants. *Le loup*, c'est un livre qui a été fait pour la Seine-Saint-Denis. Grâce à ces livres, je me suis rendu compte de l'importance du livre. Quand on fait des bouquins, on ne se rend pas forcément compte. Je me souviens aussi du premier livre *Jojo la Mache*. Une dame était venue me voir avec son gamin à Montpellier, au premier salon que je faisais, et qui m'a dit : « je vous remercie, Monsieur, grâce à votre livre, j'ai pu expliquer la mort de son père à mon enfant. » Là, je ne comprends pas pourquoi elle me dit ça. J'ai fait le cheminement de mon histoire, pour voir comment cette dame avait pu parler de la mort, de la disparition avec cet ouvrage. J'ai compris que les gens pouvaient apporter toute leur expérience dans un bouquin. On ne sait pas ce que nos livres vont devenir. J'ai mesuré l'importance de ces premières lectures qui sont l'objet de la plaquette d'aujourd'hui mais aussi l'importance des premières relations entre les adultes et les enfants, le pouvoir qu'a le livre.

Toutes ces opérations qui ont consisté à faire des livres pour les tout petits, il n'est pas facile de faire des livres pour les moins de deux ans, pour les gamins qui sont en apprentissage du livre lui-même, pour lesquels la lettre n'est qu'une image et qui sont encore à la merci de la voix, du rythme, de la cadence qui sont naturellement imposés par les adultes. Si la voix n'est pas bonne, si le ton n'est pas bon, s'il n'y a pas de sensibilité de l'adulte, cela modifie pas mal le livre et l'écoute de l'enfant. Comme tu le disais, il y a une mise en scène de l'adulte qui est hyper importante, au-delà de la berceuse à fredonner ou du livre à raconter. J'ai pu mesurer, grâce à toutes ces opérations, tous ces événements autour du livre, toute l'importance du livre lui-même et de la manière de les apporter aux enfants. A.C.C.E.S., le mot me plaît et rendre accessible est un beau projet.

Véronique SOULÉ

Je sais que tu ne voulais pas que l'on fasse défiler les pages de la brochure, mais j'ai quand même envie de les faire défiler. J'aimerais que tu dises quelques mots sur la progression de l'illustration de la brochure, en écho à ce qu'a dit Evelio sur les premières pages du travail que tu as fait, sur la place de la voix.

Olivier DOUZOU

L'idée au départ était un peu compliquée, c'était d'enrichir chaque nouvelle image d'éléments graphiques qui étaient présents dans la précédente. Quand on parle de la musique, comme le disait Evelio, c'est une traduction en couleurs d'une musicalité. Après, ce sont des signes. C'est un peu comme un gamin qui voit un panneau de sens interdit et qui ne sait pas ce que c'est à quatre ans et, à cinq ans, il découvre que c'est un panneau qui indique une interdiction. Evelio en a très bien parlé tout à l'heure. Ce sont des signes. Je me retrouve à illustrer mes images, à parler comme le ferait Evelio. Cette construction par les signes, qui sont encore abstraits pour le gamin, mais qui lui permettent d'apprendre son langage. Parmi ceux-là, il y a des signes qui sont plus parlants pour les adultes, comme la lettre, mais comme le propos était de s'adresser essentiellement aux adultes, c'est de dire qu'il y a des signes. Un A ou un B, si on n'a pas une culture, cela reste un signe qui, graphiquement, ressemble à tous les autres.

Le babil, ce sont les premières émissions de l'enfant. L'enfant parle mais, si vous voulez, dans la double page, il commence à y avoir deux entités. C'est là où on ne fonctionne plus sur un fond monochrome. L'enfant commence à se détacher.

Evelio CABREJO-PARRA

Il y a la source d'activité physique de l'adulte, d'une manière importante. Le babil, c'est quelque chose de merveilleux. Les parents attendent ce moment où le bébé commence à babiller. Il commence à produire des sons qui sont intelligibles par celui qui est à côté. L'adulte devient imitateur du babil du bébé. Il reproduit les ta-ta-ta et les ma-ma-ma du bébé. Se créent des dialogues syllabiques, musicaux. En même temps on donne un écho au bébé, en disant : « ce que tu viens de produire est quelque chose d'important ». Le bébé s'attache à la production puisqu'il a reçu à travers le miroir de l'autre quelque chose qui a un sens. Le sens commence à se construire à deux. C'est pour cela que la théorie du sens est tellement difficile. Ce sont des constructions qui doivent avoir des sens aussi pour les autres. Si cette construction n'a de sens que pour moi et pas pour l'autre, alors on a des problèmes. Cette intersubjectivité naissante va vers le social et vers la construction psychique. J'admire beaucoup Olivier parce qu'on a cette discussion entre l'image et le texte dans le livre. Ils doivent avoir un regard conjoint ; ils doivent indiquer la même direction, sans dire exactement la même chose. La manière dont il a mis en scène le texte, c'est quelque chose qu'on pourrait lire presque indépendamment du texte. S'il y a quelqu'un qui n'aime pas la lecture, il peut aller voir les images.

Olivier DOUZOU

Il y a eu beaucoup de dialogues et d'échanges. On ne parlait pas en babil. Pour moi, c'était très clair. L'idée était d'intéresser des gens qui n'allaient pas naturellement vers le livre, vers l'objet

livre. C'était de glisser doucement en construisant petit à petit le livre, de l'image et du texte simple vers une image un peu plus sophistiquée et un texte un peu plus complet.

Sur le rythme. Quand on le traduit graphiquement, dans la construction d'un livre, c'est un signe qui est vertical. C'est le rythme, la répétition des rendez-vous de l'enfant avec l'adulte. On voit dans cette double page qui est marquée par la distinction entre page de droite et celle de gauche, par la couleur. On voit le regard convergent vers le livre, qui est une introduction au travail et aux propos de Marie, qui sont ensuite des illustrations beaucoup plus attendues, plus explicites. C'est comme s'il y avait une croissance.

Marie BONNAFÉ

J'ai trouvé extraordinaire. Nous avons la conviction - nous ne l'avons pas encore expérimentée, je pense que le travail que nous avons fait ensemble à partir du travail des animatrices d'A.C.C.E.S. - que ces images sont très accessibles aux parents de tous les milieux. Il ne faut pas avoir de préjugés. Les enfants n'en ont pas. J'avais vu un très beau film sur les enfants au centre Pompidou, sur les tableaux. On voyait des enfants qui découvraient les grandes toiles bleues, en particulier de Miro. Il y avait un enfant qui nageait dedans. Les enfants sont de plain-pied avec une peinture que l'on dit moins accessible. Ils sentent le mouvement, les émotions, ils sentent le sens, comme Evelio vient de le dire. C'est perceptible et ce n'est pas une question de milieu social ou de fréquentation des expositions. Nous savons que cette brochure - parce que c'est un artiste qui a l'habitude de la petite enfance - parle aux adultes dans tous les milieux. L'adulte est souvent empreint de préjugés. C'est aussi une façon de faire accéder un large public à des formes d'art présentes.

Véronique SOULÉ

C'est sur ces mots qu'on va s'arrêter, en laissant quelques minutes à des questions dans la salle.

De la salle

Je travaille à la bibliothèque de Conflans Sainte-Honorine, dans les Yvelines. Je voulais savoir, pour un enfant qui reçoit deux langues en même temps, comment cela se passe-t-il pour lui ?

Evelio CABREJO-PARRA

À une époque, on croyait que, lorsqu'un enfant était soumis à plusieurs langues en même temps, vers les années soixante - soixante-dix, il y avait une sorte de surcharge cognitive. On sait maintenant que cela n'est pas vrai. L'enfant a une capacité, une compétence pour apprendre plusieurs langues en même temps, à condition que cela soit dans l'activité quotidienne. Ce n'est pas la même chose de le faire pédagogiquement. Un enfant est capable d'apprendre une, deux, trois, quatre langues, si elles font partie de son environnement. Cela n'a rien à voir avec le système pédagogique. Une langue ne s'enseigne pas, elle se transmet dans cette activité partagée psychiquement très abstraite dont j'ai parlé tout à l'heure. Si vous parlez plusieurs langues, vous pouvez parler plusieurs langues avec les enfants que vous recevez à la bibliothèque. Au début on a l'impression qu'ils ne comprennent pas, mais ce n'est pas vrai. Une langue se transmet.

Marie BONNAFÉ

Je pense qu'on a tendance à rester, en ce qui concerne le développement du très jeune enfant, sur des idées anciennes. C'est quelque chose qui bouleverse énormément les connaissances. D'ailleurs votre question revient souvent. On n'y répond pas de la même façon, puisque cette idée pénètre qu'il y a une compétence. C'est compliqué, c'est complexe. Le langage et la pensée de l'enfant, ce que nous avons pu découvrir sur l'enfant. C'est très difficile à accepter, à connaître, parce que c'est une pensée qui n'est pas du tout la pensée d'un jeune enfant, d'un enfant qui parle déjà, même pas d'un enfant de deux ans ou de trois ans. Les connaissances se sont longtemps arrêtées là. Maintenant on voit que l'apprentissage de la langue est quelque chose de tout à fait inconnu, mais dans lequel on a de l'expérience. Même les professionnels de haut niveau sont à la traîne des connaissances récentes.

De la salle

Je représente la région Alsace. Je suis éducatrice de jeunes enfants et je travaille dans la parentalité. On a créé, il y a treize ans, un accueil en médiathèque de Baby-bouquins. On a beaucoup travaillé à partir des travaux d'A.C.C.E.S. que l'on connaissait, de lectures. Je suis ravie de voir trois partenaires différents. C'est très important de travailler avec des professionnels venant d'horizons différents. Sur la région sur laquelle je travaille, nous avons mis en place un festival du livre de la jeunesse. Cela émane d'une MJC. Ce festival s'adresse aux tout petits jusqu'à l'adolescence. L'aspect ado est très intéressant, même si je ne travaille pas dans ce secteur, je m'y intéresse. Je me pose la question de savoir si on lit petit, est-ce qu'on lit à vie, est-ce qu'on sera forcément un lecteur à vie ? On s'aperçoit qu'il y a cette rupture et l'on a mis en place des défis lecture dans les collèges, dans les lycées et l'on s'aperçoit que c'est quelque chose de très intéressant. Je voulais soulever la question de l'aspect du partenariat. On voit le coût, au niveau de la DRAC, on a beaucoup de soucis par rapport aux subventions. Quand on veut organiser un festival, le livre est souvent le parent pauvre. Comme je travaille sur des quartiers difficiles, à population d'immigration très forte, le livre est quelque chose qui est très cher. On a mis en place un virus de la lecture, des valises de livres, qui passent de famille en famille. Le problème est le coût du livre. Je trouvais intéressante la question de l'illustrateur. On raconte les livres et je pense que l'auteur n'est pas dans ce contexte-là. Nous choisissons des livres qu'on va mettre en animation. Ce n'est pas du spectacle. On va garder la trame du livre et le mettre en animation. La question que je voudrais poser à A.C.C.E.S. est la suivante : on a, parfois, des réticences, quand il y a des textes avec des éléments difficiles à lire. Quand vous disiez que l'enfant doit choisir le livre, nous c'est l'adulte qui choisit le livre. Mais parfois il y a des passages difficiles. Cela veut dire que l'adulte va se sentir bien dans le texte mais parfois, on se rend compte qu'il ne peut pas lire un passage dur à l'enfant. Comment cela se passe-t-il chez A.C.C.E.S. ?

Marie BONNAFÉ

A.C.C.E.S. a été créé et soutenu par le ministère des Affaires sociales et de la Santé. Nous avons un site, des mails et nous vous répondrons téléphoniquement à vos questions sur notre expérience du partenariat. Nous avons essayé de montrer comment les réponses se font par l'expérience. C'est comme pour les langues. Dire qu'un enfant n'aime pas les textes difficiles, c'est la même chose. Ils aiment spécialement les textes difficiles, à condition que ce soient des textes de grande qualité littéraire. Par exemple, les enfants adorent découvrir mieux que les adultes *Tyrannosaurus rex*, parce

que c'est aussi un beau livre. Les enfants gardent cette appétence forte pour la difficulté du langage. Ils vous le disent les enfants « il est curieux ce mot », quand on emploie un mot qu'ils ne comprennent pas. Ils ont une épistémophilie. Il ne faut pas les y obliger. La lecture est un plaisir. C'est tout un art que les bibliothécaires, en principe, connaissent. Souvent on donne un livre qui plaît à l'adulte et l'on va glisser un livre dont l'enfant a envie et qui ne conviendrait pas forcément à l'adulte.

Véronique SOULÉ

Merci beaucoup. Merci Evelio, Olivier et Marie. On va céder la place tout de suite à Léa Altman. Il y a deux séquences de lectures. La première que nous propose Léa, ce sont de brefs extraits de quatre textes. Le premier sera une brève évocation de la pensée de René Diatkine. C'est un extrait des Cahiers n°5 d'A.C.C.E.S. Les deux autres sont également extraits des Cahiers A.C.C.E.S., l'un de Jean Starobinski, médecin psychiatre qui a enseigné la littérature et l'histoire de la médecine, un autre extrait de Jean-Baptiste Para, rédacteur en chef adjoint de la revue littéraire Europe, traducteur de russe et d'italien. Là-aussi c'est un extrait des Cahiers n°5 d'A.C.C.E.S. Cette première intervention se terminera sur un extrait d'*Une histoire de la lecture* par Alberto Manguel.

Léa ALTMAN

« Pour le petit enfant, ce sont les parents qui sont d'abord conteurs. L'enfant qui demande des histoires est aussi l'enfant qui se raconte des histoires, or être capable d'accepter l'intrusion, être capable d'entendre une histoire racontée par un autre nécessite tout un jeu identificatoire avec le conteur, le narrateur, les héros ... »

« L'idée de raconter mes premières lectures me plaît. J'ai beaucoup aimé l'histoire de Valentin et Ourson. Les illustrations belles et sinistres des contes d'Andersen me faisaient peur. Un livre, plus tard, m'a captivé, sans doute idiot, le Tout est dans tout qui était un pot-pourri de courts récits, de science élémentaire, de recettes de cuisine. À plat ventre, je me souviens du rayon de la bibliothèque où se trouvaient ces beaux livres rouges, et de la vieille librairie russe à mitaines qui se chauffait les doigts près du poêle à bois sur lequel elle mettait des poires. Il a dû se former bien des associations de sentiments et d'idées à ce moment. Voilà le canevas de mes souvenirs, mais je crains que ma mémoire ne soit réduite à ce canevas. Ah ! j'oubliais que quand j'ai eu dix ou onze ans m'a été offert par ma mère l'entier Cabinet des Fées (41 volumes) de Madame d'Aulnoy. Est-ce la source de mon dix-huitièmisme ? Je dirais oui. Les gravures de Moreau-le-Jeune y ont beaucoup contribué. Ce n'était cependant plus tout à fait l'enfance. »

« Je me demande souvent pourquoi, sur mon chemin, je croise des gens qui lisent et des gens qui ne lisent pas. Lire est pour moi une pratique indispensable au processus d'humanisation, et il n'existe pas de fatalité sociale.

J'ai vécu mon enfance dans un milieu sans livres, parce que mes parents étaient des travailleurs immigrés venus d'Italie, qu'ils savaient peu lire et mal écrire et c'est d'ailleurs moi qui ai appris à lire à ma mère.

Le temps de l'apprentissage de la lecture s'est passé sans problème. ...

Vers neuf ans, j'ai fait une découverte qui m'a profondément marqué ; c'était la présence d'une bibliothèque où je pouvais gratuitement emprunter des livres. J'y étais fourré tous les jeudis. Je lisais tout et n'importe quoi, j'étais très expérimentateur : les documentaires, les bandes dessinées, les romans d'aventure, les dictionnaires, tout y passait.

Il ne me semble pas grave d'avoir pu lire des choses sans intérêt.

Ce qui comptait pour moi à l'époque c'était l'histoire, l'imaginaire, une entrée dans l'abstraction qui tout à coup me révélait un monde d'images très fortes, qui accédaient très vite au statut de symboles, qui devenaient structurantes, me façonnaient intérieurement

Ainsi j'ai lu la biographie de Verlaine, et ses poèmes, j'ai lu celle de Rimbaud, et ses poèmes aussi et je ne comprenais rien, mais cela me magnétisait. La part de mystère qui m'intriguait ne nécessitait pas que le sens soit élucidé et je dirais même que le charme agissait grâce à l'équilibre entre ce que je comprenais et ce que je ne comprenais pas. Le plaisir a toujours un aspect mystérieux. Il y faut des lectures bien maîtrisées et une part d'énigme qui résiste.

Les livres qu'on a aimés dans l'enfance sont en quelque sorte les signes de notre destin, ils sont comme les négatifs d'un portrait de nous-mêmes que le temps se chargera de développer. Ainsi quand j'ai eu dix ans, j'ai découvert Le Grand Meaulnes d'Alain Fournier. Je l'ai lu quinze fois d'affilée sans pouvoir dire pourquoi, peut-être en raison de la structure même du livre et en raison de ce personnage qui n'a pas de parents et qui constitue le fantasme absolu de celui qui a des parents. J'ai éprouvé la même fascination pour Sans famille d'Hector Malot. On se rêve orphelin, on nourrit son fantasme d'être sans parents, de les effacer et c'est un régal de trouver des héros qui n'ont ni père, ni mère. Cela crée une situation objective dans l'ordre de la fiction et permet de vivre intérieurement et pleinement quelque chose qui est impossible dans l'ordre du réel. Cela ménage une alternative dans la vie intérieure et assure un équilibre par compensation.

Il faut aujourd'hui par tous les moyens et dans tous les lieux faire de la lecture aux gamins pendant toute l'école primaire parce qu'on a tendance à considérer que sachant lire, on a plus besoin qu'on nous lise. Il n'y a pas de lien de cause à effet entre la pratique et la maîtrise. Il faut laisser les enfants se sevrer eux-mêmes. Les histoires ne sont pas uniquement ce qui compte dans le plaisir de la lecture. Il y a autre chose qui passe et que nous intégrons, c'est la langue, avec son ordre, sa structure, qui nous aide aussi à nous structurer. Quelque chose s'affirme dans notre âme, le psychisme a besoin de mots. »

L'auteur est sujet à des crises d'asthme qui le cloue au lit fréquemment.

« Je m'installais, bien calé contre une pile d'oreillers, pour écouter ma nurse me lire les terrifiants contes de fées de Grimm. Parfois sa voix m'endormait ; parfois, au contraire, elle me rendait fiévreux d'excitation et je la sommais de se dépêcher afin d'en savoir plus, de savoir ce qui se passait dans l'histoire plus vite que l'auteur ne l'avait voulu. Mais la plupart du temps, je me contentais de savourer la sensation voluptueuse de me laisser emporter par les mots, et j'avais l'impression en un sens très physique, d'être réellement en train de voyager vers un lieu merveilleusement lointain, un lieu auquel j'osais à peine jeter un coup d'œil à la secrète et dernière page du livre. Plus tard, j'avais neuf ou dix ans, le directeur de mon école m'assura que se faire lire des histoires ne convenait qu'à des petits enfants. Je le crus, et abandonnai cette pratique – en partie parce que j'en éprouvais un plaisir énorme, et qu'à l'époque, j'étais tout à fait prêt à croire que tout ce qui donne du plaisir est en quelque sorte malsain. Ce n'est que beaucoup plus tard

encore, quand nous décidâmes un été, mon ami et moi, de nous faire mutuellement la lecture de la Légende dorée, que j'ai retrouvé ce plaisir presque oublié. »

Véronique SOULÉ

Françoise Moggio, Jacqueline Ayrault, Nathalie Grattard et Sylvie Gueudré, si vous pouvez me rejoindre. On va commencer cette deuxième partie avec vous, Françoise Moggio. Si je ne me trompe pas, vous êtes médecin-chef, responsable de l'inter-secteur psychiatrique de la petite enfance dans le XIII^e arrondissement, directrice du centre Alfred Binet qui est un établissement de cet inter-secteur et directrice générale adjointe de l'ASM 13, qui gère l'ensemble de l'inter-psychiatrie du XIII^e arrondissement. Avec vous on va aborder la relation mère-enfant. Dans votre activité, vous animez une consultation psychanalytique mère-enfant. C'est dans ce contexte que vous avez pu observer ce qui se passe entre la mère et l'enfant, quand l'enfant part à la conquête du monde extérieur.

Le bébé à la conquête de l'objet culturel

Françoise MOGGIO

Psychiatre, psychanalyste, médecin-chef du centre Alfred Binet

Permettez-moi d'abord de remercier les organisateurs, les psychologues et leur dire toute mon admiration pour le travail accompli et qui s'accomplira encore. Je voudrais dire aussi combien je viens d'apprécier la présentation de cet après-midi et la nouvelle plaquette. Je pense qu'elle touchera sûrement le public auquel il est destiné. Madame Soulé vous a dit ce que j'étais. C'est compliqué. Je suis surtout psychanalyste travaillant dans mon exercice de psychanalyste avec des parents et des bébés. Je vous avais concocté, si je puis dire, un papier que je vais abandonner. J'adore ça. Je trouve, qu'après avoir écouté les personnes qui me précédaient, je faisais vraiment nourrisson savant. Et c'est un texte célèbre d'un psychanalyste qui s'appelle Sandor Ferenczi. Je vais abandonner le côté nourrisson savant pour me laisser aller à une expérience plus sensible et l'on va voir ce que ça va donner.

Au centre Alfred Binet, il y a une grande personne qui plane et qui est René Diatkine. Je suis dans filiation, puisque je suis aujourd'hui à la place qui fut sienne. Au centre Alfred Binet, les livres sont là tout le temps. Il y en a partout. Il y en a dans la salle d'attente, dans chaque pièce de consultation. De plus en plus, et c'est une longue tradition de notre centre et qui reste toujours vraie aujourd'hui, surtout avec le progrès des connaissances dont vous parlait Marie Bonnafé tout à l'heure, nous sommes attentifs plus qu'au langage aux mises en place des communications entre l'enfant, le bébé, l'*infans* et ses parents. Et ne particulier sa mère, mais pas seulement sa mère.

J'ai intitulé mon intervention *Le bébé à la conquête des objets culturels*. Cette conquête suppose qu'effectivement, le bébé, d'une certaine façon, se sépare psychiquement de sa mère pour aller vers l'ailleurs. Lorsque cette séparation ne se fait pas, le bébé peut être malade. Je crois qu'on peut le dire comme ça. C'est une séparation absolument indispensable. Le champ culturel dont la vectorisation est, bien entendu, le langage, est de ce point de vue-là absolument fondamental.

Je vous parlais de René Diatkine et je voudrais le lire, avec moins de talent que Madame. Une citation extraite d'un colloque qui lui fut destiné après sa mort au centre Alfred Binet.

« Très tôt, les enfants savent que l'écrit veut dire quelque chose et font, à ce sujet, des hypothèses, dans la logique qui leur est propre. Bien avant de fréquenter l'école, les futurs lecteurs ont expérimenté le plaisir que peut leur apporter la langue écrite. Aborder la langue écrite, suppose d'être capable de supporter de jouer avec un jeu proposé par un autre. »

C'est une dimension fondamentale. On en a déjà parlé, mais j'insiste.

« Nous nous contenterons de rappeler ici de l'importance de la répétition et de la constance dans la constitution de cet investissement si particulier où s'opère l'opposition entre le sujet et son interlocuteur. Itérations lallations, jeux de langages, comptines de l'histoire racontée chaque fois dans les mêmes termes, des bandes dessinées feuilletées puis relues tout autant que les vieux livres. Toutes répétitions familières du monde de l'enfant apparaissent comme des conditions indispensables en coulisses pour qu'ensuite, en classe, un enfant, un élève progresse régulièrement. »

J'ai trouvé cette citation intéressante sur plusieurs points. Elle condense beaucoup d'idées théoriques de René Diatkine dans un vocabulaire qui n'est pas théorique. Elle rejoint aussi, je trouve, ce que propose A.C.C.E.S., cette mise en condition indispensable – et je reprends le terme de Diatkine – en coulisses pour qu'un enfant progresse. En classe, c'était parce que c'était un sujet sur la lecture écrite, l'acquisition de la langue écrite mais je crois qu'on peut tout à fait aller bien au-delà de ce seul but. C'est un truisme que de rappeler l'importance du langage dans le lien inter-humain. Ça nous spécifie. Nous communiquons, mais beaucoup de primates, beaucoup de mammifères communiquent. Nous, nous communiquons avec le langage et nous avons cette formidable singularité qui est de pouvoir dire nos états d'affects, à travers le langage, de pouvoir les communiquer à l'autre, les recevoir de l'autre et de dépasser la concrétude du langage pour entrer dans le langage de l'imaginaire et celui de la fantasmatisation. Grâce au langage, nous entrons dans le processus de civilisation, celui que Freud a décrit largement, y compris dans ses aléas.

Comment le bébé va-t-il partir à la conquête des objets culturels ? Vous avez entendu Evelio Cabrejo-Parra et Marie Bonnafé. Les théories sont multiples. Il n'est pas question de vous les résumer ici. J'en serais incapable et je craindrais fort de vous endormir. Mais quand même, les théories psychanalytiques, je vais vous en dire un petit mot. Il y a aussi des théories qui, de mon point de vue, ne sont pas tout à fait psychanalytiques, mais qui sont en vogue, à l'heure actuelle qui sont plutôt psychodéveloppementales. Par exemple, la théorie de l'attachement, la création du lien entre l'*infans* et sa mère. Et puis il y a les théories plus neurodéveloppementales. Je pense à la notion d'accordage de Dan Stern, dont vous avez peut-être entendu parler, à la notion de référence sociale, qui a à voir avec l'attention conjointe dont parlait tout à l'heure Evelio. Beaucoup de choses, beaucoup de mots, beaucoup de concepts.

Pour acquérir il faut perdre. Il faut accepter de perdre sa mère des origines qui viennent organiser notre compréhension de l'établissement du lien inter-humain fondamental entre le bébé et sa mère et qui, aujourd'hui, participent de nos modalités de compréhension de ce lien et de nos modalités d'intervention thérapeutique lorsque ce lien fait défaut. Dans un centre de soins, comme celui que je dirige, nous voyons des enfants et des parents pour lesquels ce lien a des défauts de natures diverses, plus ou moins graves et plus ou moins traitables.

Il y a ensuite les théories plus scientifiques qui sont en ce moment tout à fait importantes et des théories linguistiques. Mais là je ne m'avancerai pas sur ce sujet, parce qu'Evelio est beaucoup plus calé que moi. Un petit mot des théories scientifiques. Je trouve que c'est très important dans le monde culturel qui est le nôtre aujourd'hui. Vous le savez, de plus en plus, actuellement, existent des tensions entre des modes de connaissance du monde humain qui peuvent entrer en conflit, voire violemment en conflit. Vous aurez compris que je fais là référence à l'attaque de la psychanalyse, des théories psychanalytiques, dont vous avez sans doute entendu les avatars, comme par exemple la publication du *Livre noir de la psychanalyse*. D'autres formes d'attaques sont moins brutales ou moins frontales et le repérage, chez les enfants en crèche de troubles du comportement précoce peuvent devenir, dans un monde qui ne serait pas meilleur, demain, des objets d'inquiétude. Ceci n'étant plus organisé sur une théorie de la compréhension du fonctionnement psychique humain éclairé par la psychanalyse mais plutôt sur des théorisations cognitives, neurodéveloppementales de l'enfant. C'est un problème complexe. Je crois qu'on ne peut pas ignorer les théories. Il ne s'agit pas de les rejeter. Il s'agit de les comprendre et de les organiser de façon à ce que nous ne soyons pas en face à des forces qui s'opposent mais au contraire à des forces qui se complètent.

Je vais vous faire deux citations, qui me sont très utiles dans le champ de ce qui nous préoccupe aujourd'hui. Vous allez voir que comme ça on peut, petit à petit, organiser une compréhension

polyphonique du fonctionnement psychique du bébé et donc de l'humain. Je citerai Bénédicte de Boysson-Bardies qui a publié un livre autour du langage des bébés. J'ai situé cette citation en fonction du thème de cet après-midi. Vous allez réentendre des choses qui ont déjà été dites, mais là elles sont dites avec un autre vocabulaire.

« L'écoute d'une langue est naturellement nécessaire pour que s'actualisent ces dons du bébé et pour que s'instaurent le langage et la communication parlée avec l'entourage et, sans doute, l'écoute d'une langue transmise par un être humain. »

Il faut à la fois une écoute de la langue, mais cette écoute de la langue va nous permettre d'écouter la langue de l'autre.

« Le visage humain et le contexte relationnel qui accompagne la transmission d'une langue semblent essentiels. »

Là on retrouve tout le travail sur le regard, sur l'échange dont on vous a parlé et qui sont fondamentaux. Avant le langage, il y a le travail sur le regard et sur l'échange des regards. Dan Stern, que je citais tout à l'heure, disait que nous sommes les seuls animaux qui sommes capables d'être au-delà des deux grands modes d'échanges de regards des autres mammifères, ces deux grands modes étant tu es un autre, tu es un ennemi, je vais t'attaquer ; tu es une femelle, ou un mâle, et je vais faire l'amour avec toi pour procréer. Mais les humains sont capables de mettre beaucoup plus que cela dans leurs regards. Ils sont capables de faire passer des intentionnalités extrêmement variées. Pour le bébé, le regard est essentiel. La langue, à mon sens, le langage, la communication, ne s'établiraient pas s'il n'y avait pas d'échange de regards entre le bébé et sa mère.

Je vous dis des choses que quelqu'un a beaucoup mieux dit que moi. Il s'agit de Donald Winnicott dont parlait tout à l'heure Marie. Je reviens à Bénédicte de Boysson-Bardies.

« La structure phonétique, syllabique et rythmique de la langue parlée (la langue maternelle, donc) va moduler l'espace perceptif de l'enfant. Ce modelage de l'espace perceptif linguistique est soutenu par l'attention et l'intérêt que l'enfant porte au phénomène de parole et à son désir de communication avec son entourage. L'enfant est un chercheur inné de sens. Il réalise très tôt que les sons complexes portés par la voix servent à communiquer des présences, des états affectifs ou des situations. Cependant, ce n'est qu'au neuvième mois qu'il commence à comprendre que ses sons forment des mots et que chaque mot correspond à quelque chose (c'est-à-dire un concept) et que chaque chose peut être nommée. C'est le moment où l'enfant devient demandeur de mots. Les procédures de traitement du langage changent alors. L'écoute de l'enfant s'oriente vers le sens et plus seulement vers la prosodie de la langue. »

Voilà pour Bénédicte de Boysson-Bardies, *Comment la parole vient aux enfants*. Dans un tout autre ordre d'idées, un psychobiologiste très connu, qui a un formidable talent de vulgarisation, au sens noble du terme, je veux nommer Jean-Didier Vincent qui vient de sortir *Voyage au centre du cerveau* que je vous recommande C'est d'une lecture extrêmement aisée et si vous vous intéressez au cerveau, ce qui moi m'intéresse, c'est une excellente lecture à la fois intelligente et très bien renseignée.

Je ne savais pas que Marie allait parler d'esthétique. J'ai sélectionné en souvenir de Jean-Didier Vincent une citation à partir d'un chapitre qui s'appelle *Le salon des beaux-arts*. C'est la

proposition d'un psychobiologiste, d'un *neuroscientist*, comme on dit en anglais, à propos de cerveau et d'art, cerveau du bébé et art. Voilà ce que nous en écrit Jean-Didier Vincent :

« L'art est un produit spécifique du cerveau humain, au même titre que le langage, un acte qui ne peut être destiné qu'à l'autre, c'est-à-dire à un être sensible, un autre qui le reçoit. Ce qui se manifeste à travers le sens apparaît sous les instances contradictoires du plaisir et de la souffrance. Deux pôles affectifs unis par ce que les psychobiologistes décrivent sous le nom de processus opposants dans lesquels, à chaque fois que se produit un processus primaire affectif, plaisir ou aversion, une opposition se développe dans les structures nerveuses qui, par sa répétition, engendre manque et dépendance. »

C'est peut-être un peu abscons, mais c'est organisé autour de toute une théorisation sur qu'est-ce qui fait plaisir à l'homme, qu'est-ce qui lui cause du déplaisir. On retrouve les deux principes de fonctionnement de Freud, plaisir, déplaisir, à la sauce neuroscientifique, soutenus par des expériences en imagerie cérébrale qui donnent des images beaucoup moins poétiques. Je continue sa citation et je passerai à des choses un peu moins savantes. Que nous dit-il encore ?

« Représenter le monde, c'est agir. La représentation du sourire de la mère, dans le cerveau de l'enfant, se superpose à l'activation des aires motrices du sourire chez ce dernier. »

Cela veut dire que lorsque l'enfant pense à sa mère qui sourit, là-haut, dans sa tête, l'aire motrice du sourire s'allume, si vous faites de l'imagerie magnétique et il a donc une vraie représentation du sourire dans sa tête, dans son cerveau plus exactement. Cette activation des aires motrices du sourire chez l'enfant donne lieu à une représentation dans laquelle la représentation « mère » est indissociable de l'action « sourire ». En d'autres termes, si la mère du bébé déprimée lui fait constamment la gueule, la représentation du sourire chez ce bébé, s'il n'était en contact qu'avec sa seule mère, serait difficile à mettre en place dans les structures neuronales. C'est assez impressionnant. Je ne sais pas du tout si Marie Bonnafé sera d'accord avec ça, il termine :

« L'art témoigne d'une pareille collusion sensori-motrice. »

Je ne sais pas si Léonard de Vinci avait gardé la représentation la représentation du sourire de sa mère. On peut penser que oui, mais en même temps on sait aussi qu'il a été complètement dépendant du tableau de Mona Lisa et du sourire de Mona Lisa dont il ne pouvait se défaire. C'est quelque chose de tout à fait intéressant. Voilà le problème du psychanalyste qui vous parle science. Il est important que le psychanalyste parle science, parce que la science est un objet de culture et je ne vois pas pourquoi un objet de culture scientifique devrait échapper à la réflexion des psychanalystes ou alors je ne comprends rien à ce qu'est la psychanalyse ou alors je ne comprends rien à ce qu'est la culture.

Mais revenons-en aux théories plus psychanalytiques. Marie m'a un peu coupé l'herbe sous le pied tout à l'heure donc je vais faire très vite. Elle vous a parlé de Freud bien sûr en mettant l'accent sur le fonctionnement des deux principes psychiques. J'avais plutôt pensé, en réfléchissant à cette conférence, au Freud des trois essais, datant de 1905, sur la sexualité infantile parce que je pense que dans cette affaire de conquête de l'objet culturel le moteur est la pulsion, c'est très freudien, et la pulsion s'articule obligatoirement avec la curiosité sexuelle infantile, ce gros d'épistémophilie qui était utilisé tout à l'heure. En gros, nous sommes des machines désirantes. Nous désirons toujours savoir, toujours en savoir plus et, si possible, sur la sexualité, celle de nos parents et celle qui nous a permis d'être engendrés. Il y a plein d'auteurs après Freud qui sont venus mettre leur nez

dans cette affaire. Je vous citerai Mélanie Klein. On ne peut pas ne pas citer Mélanie Klein quand on parle psychanalyse de l'enfant. Elle a beaucoup travaillé sur cette fameuse pulsion épistémophilique qu'elle a mis en rapport avec les représentations fantasmatiques de ce que nous appelons la scène primitive, c'est-à-dire la représentation fantasmatique inconsciente du rapport sexuel des parents. Après elle, Bion a repris cette notion de pulsion épistémophilique. Cela peut vous paraître loin, mais s'il n'y avait pas cette pulsion épistémophilique, on n'aurait pas envie d'apprendre, on n'aurait pas envie de parler, on n'aurait pas envie de lire des livres, d'écouter de la musique, d'écrire. C'est vraiment un des moteurs. Le désir est un moteur. Marie Bonnafé vous a parlé de Winnicott, de sa théorie de l'espace transitionnel. C'est dans son livre majeur, qui s'appelle *Jeu et réalité*, petit catéchisme à l'usage de tout psychanalyste d'enfant qui se respecte. Je ne vais pas vous embêter trop longtemps parce qu'on entre là dans des théorisations complexes, qui nécessiteraient de longs débats et de longs développements.

J'en viens à la partie plus personnelle de ma communication. Comment un psychanalyste peut-il appréhender ce qui se passe quand le bébé découvre le livre ? C'est la question que je me suis posée. Au fond, moi, dans ma position, comment est-ce que je peux comprendre ce qui se passe ? Je peux, aujourd'hui me référer à une clinique vive pour des raisons de confidentialité qui sont évidentes. J'ai donc décidé de me prendre comme sujet d'étude. Vous me pardonnerez cet exercice de narcissisme mais, au moins là, personne ne viendra dire que je trahis la confidentialité. Je vais donc vous parler de ma légende personnelle face au langage et à la lecture. Ce n'est pas très audacieux de vous dire que je suis une très grande lectrice et ce depuis ma plus petite enfance. Je pense que, si demain on me privait de livres, je ferais un syndrome de manque. Dans la légende personnelle familiale, il est dit que mes premiers mots, à dix mois, furent : *meuneu meuna beuzeu bezeu*. Inutile de vous dire que je n'ai aucun souvenir de mes neuf mois. Mais, *meuneu meuna beuzeu bezeu*, mes parents m'ont dit : « Quand tu t'es mise à parler, tu as dit : *meuneu meuna beuzeu bezeu*. » *Meuneu meuna* voulait dire « j'ai faim ». *Beuzeu beuzeu*, « je veux un livre ». Dans la légende familiale, je ne vous garantis pas l'authenticité, les deux mots sont apparus en même temps. Quand je vous dis que j'étais un nourrisson savant, c'est évident. Mais d'emblée *meuneu meuna beuzeu bezeu*, en réfléchissant je me suis dit : « mais qu'est-ce qui a bien pu me passer dans ma cervelle de neuf mois pour que j'invente *meuneu meuna beuzeu bezeu* ? » J'ai pensé psychanalyste et je me suis dit : « Bonté divine, *meuneu meuna* c'est « j'ai faim ». S'il y a bien une expression de la pulsionnalité orale, c'est bien la faim. Donc le premier mot s'adresse à ma mère pour lui dire « donne-moi donc à manger ». C'est un grand succès pour un bébé par rapport à ouvrir la bouche et pleurer en s'agitant pour qu'arrive le biberon.

Quant à *beuzeu bezeu* venu, paraît-il, en même temps que *meuneu meuna*, là je me trouve extraordinaire, parce qu'au fond c'est une ébauche de sublimation. C'est-à-dire qu'en même temps qu'arrive le mot qui désigne la faim, la satisfaction du besoin et de la pulsion, arrive le mot qui désigne une faim culturelle *beuzeu bezeu*, le livre. J'ai eu beaucoup de chance dans mon enfance, je le reconnais, et je remercie mes parents, une fois n'est pas coutume, parce qu'ils m'ont donné très vite, très tôt un univers culturel qui m'a façonné et les livres en ont fait partie et m'ont accompagné toute ma vie. Ce qui fait que je suis d'autant plus contente de participer à une journée comme aujourd'hui. Mais ce n'est pas pour vous raconter ma vie. C'est pour vous montrer comment deux mots ont été comme ça, créés par un bébé de neuf mois, qui n'allait pas trop mal, apparemment, dans un univers familial qui lui apportait plein de bonnes choses, qui mettait de façon pratiquement égale deux besoins, tout à fait distincts et néanmoins liés. Si ma faim n'avait pas été satisfaite, peut-être n'aurais-je pas pu parler et peut-être n'aurais-je pas aimé les livres. Je trouve que c'est assez

formidable. Je suis toujours émerveillée par les manifestations de la vie psychique infantile quand l'enfant va bien. Je pense que j'étais un enfant qui n'allait pas trop mal.

Qu'est-ce qui se passe maintenant quand je propose ou que spontanément, dans une consultation, une mère va lire un livre à un enfant. Comment est-ce que je peux comprendre ça ? D'abord ce n'est pas très habituel dans les consultations. Vous imaginez bien que les parents qui viennent nous trouver sont préoccupés d'autres choses que de lecture. Mais ça peut arriver. De toutes les façons, il y a des livres à disposition de l'enfant, du bébé même. Et sûrement pas dans une perspective d'apprécier la qualité du langage ou de la lecture. Ce n'est pas pour ça que c'est là.

Il se passe des choses très compliquées. Tout à l'heure Evelio Cabrejo-Parra parlait de l'attention conjointe. C'est un temps tout à fait important de partage de l'espace psychique de l'autre. Je pense, tu penses, nous pouvons penser ensemble et le langage va nous permettre d'accorder nos deux pensées. Peut-être de nous opposer, peut-être de nous disputer ou de trouver un consensus. C'est formidable. Lorsqu'une mère fait la lecture – moi je ne fais pas de lecture aux bébés dans mes consultations, ce serait malvenu – elle lui propose ça, quelque chose qui est en dehors d'elle, en dehors de l'expérience immédiatement sensorielle avec elle et qui désigne l'existence d'un tiers, en dehors d'eux. Ce tiers, c'est l'auteur, le dessinateur, c'est l'éditeur, c'est tous ceux qui ont pensé le livre. Olivier Douzou expliquait combien il était difficile d'imaginer des livres pour des enfants de moins de deux ans. Je trouve qu'effectivement il faut une imagination créatrice formidable. Autant on peut raconter des histoires, avec la narrativité qui nous est spontanément naturelle, penser des choses pour les moins de deux ans est un exercice dont je ne serais absolument pas capable. C'est donc quelque chose de très particulier. L'enfant va voir que sa mère s'intéresse à quelque chose qui n'est pas produit par elle. Ce n'est pas son lait, ce n'est pas sa chaleur. C'est quelque chose qui est produit par un autre et cet autre, dans la théorie freudienne, est toujours le représentant paternel. C'est celui qui vient faire la césure nécessaire entre la mère et le bébé, parce que, sans cette césure, on reste dans une perspective symbiotique et il n'y a pas le développement psychique souhaitable et nécessaire. On grandit dans la perte. René Diatkine disait souvent et il avait parfaitement raison, que pour grandir il faut perdre. Il faut perdre pour pouvoir acquérir du nouveau. Pour acquérir le langage et la lecture, il faut accepter de perdre sa mère des origines, sa mère de la symbiose. Même si la symbiose, on le sait aujourd'hui, n'est qu'une métaphore, une forme particulière de la représentation du lien mère-bébé.

Je vais m'arrêter là-dessus. Je vais vous dire les deux-trois pensées qui me sont venues autour de l'expérience d'un lecteur faisant une lecture à un bébé et une mère. C'est encore une autre forme de l'expérience. On voit bien que lorsque la mère lit pour le bébé, mais là c'est plutôt une expérience d'accès. C'est quand on fait de la lecture à une mère et à son bébé ou à un bébé en présence de sa mère. Marie disait que ce n'est pas simple. Bien sûr que ce n'est pas simple. Ça doit produire un effet extrêmement compliqué, comme chaque fois qu'un autre, en particulier lorsqu'il s'agit d'une immédiate rivale, une autre femme, s'approche de cet objet qu'est le bébé, qui est l'objet de la mère et qu'elle doit le céder un peu. Les mères qui vont suffisamment bien, cèdent naturellement les bébés à l'autre. Celles qui, pour des raisons complexes, vont moins bien, ont plus de mal à le faire. Et puis il y a toutes ces mères qui, sans aller bien ou pas bien, sont en déficit culturel. On en rencontre beaucoup. Elles ne sont pas dans notre culture européenne, occidentale, notre culture basée sur l'écrit et qui vont avoir des mouvements narcissiques extrêmement complexes face aux objets culturels que nous proposons. Ça va être immédiatement soit « je ne sais pas moi et eux savent », c'est-à-dire un sentiment de dépossession soit, à l'inverse, une espèce d'idéalisation de l'objet culturel et ça devient des mamans prescriptrices. Il y en a dans tous les milieux. « Il faut que mon enfant fasse ça parce que ça va lui permettre de ... » Alors que ce n'est pas du tout ça que vous

proposez. En tous les cas, ce n'est pas comme ça que j'ai compris le propos d'A.C.C.E.S. Vous proposez une expérience qui serait délivrée du but. Cela me paraît fondamental.

Je me suis dit que lorsque ça marche bien, c'est que la mère retrouve son enfant en elle. C'est une proposition que je ferais. Elle peut se permettre, quand vous lisez une histoire, de régresser suffisamment, ce que nous faisons tous lorsqu'on lit ou parle à un bébé ; si on n'est pas nous-mêmes un peu bébé à l'intérieur, cela ne marche pas. Je me dis que ce qui doit le mieux marcher, c'est ça, une régression temporaire de la mère qui goûte la lecture faite à son bébé comme si elle était elle-même bébé. Ce sont dans ces jeux identificatoires croisés, où elle est un peu le bébé, que cela peut faire sens et être quelque chose de progrédiant pour cette maman. Petit à petit – et c'est fondamental – elle peut s'identifier à celui ou celle qui apporte la culture au bébé et de ce fait à elle-même dans le cas d'une mère privée culturellement, comme on en voit beaucoup dans nos consultations. Le lecteur, le conteur est le tiers. Il est la jonction du monde environnant. Il est, de mon point de vue, le porteur d'un message de sens, fort. Il est, dans le lieu où il travaille, quand il s'agit de la bibliothèque, c'est encore plus contextualisé, encore plus symbolisé, me semble-t-il. Cela doit être vrai aussi dans la P.M.I., mais dans la bibliothèque, qui est la représentation de la culture, ça doit être extrêmement puissant. C'est une hypothèse que je fais. J'ai toujours parlé de la mère, mais c'est par facilité.

Je terminerai en disant que j'ai été très triste quand, dans les quartiers, qui est un mot que je déteste, mais qui est passé dans l'usage courant, ces jeunes en révolte et totalement désespérés de mon point de vue, ont brûlé bibliothèques et écoles maternelles. Je me suis dit qu'il y avait là quelque chose qui ne pouvait que nous interpeller tous, en tous les cas, tous ceux qui, comme moi, ont décidé de continuer à travailler en santé publique pour essayer de faire en sorte que les familles en difficulté sur le plan psychique mais pas seulement, cela va au-delà. Je crois que dans les secteurs de psychiatrie infanto-juvénile si tant est qu'on peut les laisser exister encore un peu, il y a un vrai souci de prévention. Marie Bonnafé, qui rappelait les expériences de Tony Lainé et celles de René Diatkine, en sait quelque chose. Et ce serait dommage qu'on nous rompe les ailes petit à petit. J'ai trouvé de ce point de vue-là l'intervention de Monsieur Yvert très intéressante, parce que bébés bien sûr, mais adolescents tout autant, dans un *continuum*, cela paraît évident. Ce sont des ados, des grands ados qui ont brûlé les bibliothèques et les écoles maternelles. Je me suis demandé ce que cela pouvait bien vouloir dire de désespoir, de sentiment d'exclusion. Et c'est justement pour ces jeunes qu'on a un boulot à faire avec eux. Je ne sais pas lequel. Ce tiers dont je parlais n'est pas un agent de processus de culture. Il a échoué à l'être pour des raisons multiples, souvent sociales. Au contraire, la bibliothèque, l'école sont devenus des représentations d'une *imago*, d'une image intérieure omnipotente, qui séquestre le pouvoir à son profit et ne le donne pas et qu'on ne peut donc que détruire, avec rage.

Ce n'est pas très optimiste comme conclusion, mais ce l'est quand même. Je pense que l'engagement est indispensable. Je trouve que pour ça A.C.C.E.S. est formidable. L'engagement est porteur d'espoir. Il faut continuer, développer la créativité. Je vous remercie.

Véronique SOULÉ

Françoise Moggio, je vous remercie beaucoup. Je propose qu'on prenne les questions après l'intervention. Puisque vous avez parlé de la mère, de la place des parents, je voudrais que l'on puisse l'illustrer avec le propos de Nathalie Grattard et de Sylvie Gueudré, qui sont toutes les deux lectrices formatrices ou animatrices lectrices et qui interviennent dans différents lieux d'accueil de

la petite enfance. Nathalie Grattard intervient, entre autres, en école maternelle, en centres de loisirs en centres P.M.I. On va évoquer les différents dispositifs, où les parents sont impliqués. Comment lire devant les parents, en présence des parents ? Sylvie Gueudré évoquera une observation à Chilly-Mazarin, il y a quelques années et qui viendra illustrer et prolonger le propos de Nathalie.

Des lectures sous le regard des parents

Sylvie GUEUDRÉ et Nathalie GRATTARD
animatrices-lectrices d'A.C.C.E.S.

Nathalie GRATTARD

Comment définir ce terme d'animation ? Ce que nous proposons à l'association A.C.C.E.S., comme le disait le professeur René Diatkine, c'est une rencontre libre entre enfants, adultes et livres. Une rencontre libre, qu'est ce que ça veut dire ? On pourrait parler d'une action, d'une action qui est proposée à l'enfant et aux adultes, qui est donnée à voir, qui est gratuite dont on n'attend rien en retour. Une rencontre libre avec des enfants et les adultes qui les accompagnent, permise par des professionnels et des livres mis à leur disposition. Libre de venir, de ne pas venir, libre de bouger, libre de choisir son livre, son adulte lecteur, libre de rencontrer cette « matière » mise à leur disposition.

Qui parle de rencontre décrit un échange interindividuel, une relation individuelle entre un professionnel, un enfant et son parent, dans un moment de partage social. Si je parle de partage social, c'est que cet échange se fait dans des lieux de vie collective qui sont des lieux publics. Alors, nous organisons des rencontres au cours desquelles nous mettons de très jeunes enfants en contact avec des livres, en allant vers eux, là où ils se trouvent en présence de leurs parents, mais aussi en leur absence.

Les salles de consultations de Protection maternelle et infantile, les bibliothèques de rue, les bibliothèques, les lieux d'accueil parents-enfants, sont des occasions d'animations du récit littéraire sous le regard des parents. Mais, au fond, la question qui nous occupe, à ce moment-là, est : comment ces occasions permettent-elles la rencontre avec les parents des enfants à qui nous racontons des récits imaginaires ? Est ce que c'est le simple fait d'être là qui fait rencontre ? On a pu voir, au travers des différents projets menés à A.C.C.E.S., que ce n'est pas si simple. Des animations en salle d'attente de P.M.I. et Sylvie Gueudré nous en donnera une belle illustration après, sont l'occasion d'échanges très variés. Dans une P.M.I., à Grigny en Essonne, c'est sans rendez-vous médical qu'une maman vient avec ses deux enfants pour bénéficier de ce temps de partage culturel.

Des échanges, parfois, s'en tiennent au langage du corps, mais ça parle. Dans une salle d'attente de P.M.I. à Vitry-sur-Seine, après que nous ayons, avec une bibliothécaire, disposé des livres partout dans l'espace, à un moment donné où la bibliothécaire s'approche du tapis où une mère était assise avec son enfant, la manière de ne pas se rendre disponible pour cette mère aura été de mettre son enfant sur le côté en le détournant de tous échanges possibles. En allongeant ses jambes, elle pouvait alors s'assurer d'empêcher les déplacements moteurs de son enfant. Le message était clair, et entendu. Mais une heure après, les enfants sont nos meilleurs alliés dit toujours Marie Bonnafé, son petit garçon de dix mois, à quatre pattes, accédait près du coussin où était assise une petite fille, presque du même âge, qui manipulait des albums.

Quatre étés d'animations dans un projet de bibliothèque de rue, à Vitry-sur-Seine dans le 94, ont permis de rencontrer des parents. Pour certains, c'est d'abord du haut des fenêtres des immeubles que la découverte s'est faite. Puis, pour d'autres, c'est du bas des immeubles, de loin. Et puis,

doucement, ceux-là même en bas des immeubles se sont rapprochés vers des bancs, autour du lieu où nous étions installés, pour enfin nous rejoindre sur les tapis et partager ce moment ensemble. La prise en compte et la reconnaissance du temps des parents, la mobilisation de toute une équipe de bibliothèque section jeunesse et section adulte, une très grande sélection d'albums de qualité ont permis, qu'à leur rythme, certains parents trouvent leur place et qu'on puisse ainsi les rencontrer et se parler. Et, bien sûr, tout cela grâce à la demande inépuisable des enfants.

Les échanges entre parents et professionnels, à ce moment-là, sont très divers. C'est montrer à une mère l'album *Loulou* de Grégoire Solotareff choisi plusieurs fois par son enfant, s'en dire quelques mots du plaisir de l'enfant à découvrir des albums ; plus précisément, avec un autre parent, c'est transmettre quelque chose du regard et de l'écoute aiguisés de l'enfant, ou encore, c'est présenter notre action, c'est se présenter soi-même, présenter le rôle de la bibliothèque et sa gratuité. Parfois, à cette occasion, certains parents découvrent le rôle de la bibliothèque.

Qu'en est-il des animations que nous proposons aux enfants là où ils se trouvent, en l'absence de leurs parents ? Beaucoup d'animations s'adressent aux assistantes maternelles, soit en P.M.I., soit dans des relais d'assistantes maternelles, ou encore dans des crèches familiales, mais aussi en bibliothèques. Des animations se tiennent aussi dans des crèches, dans des petites sections d'école maternelle, dans des centres de loisirs maternels ou encore dans des haltes-garderies.

Comment favoriser la rencontre avec les parents à ces moments-là, lorsqu'ils sont absents ? L'expérience nous montre, là encore, que c'est avec le temps que les choses se tissent.

Être intervenante extérieure, accompagnée de bibliothécaires, dans un lieu de vie de l'enfant, requiert un partage de terrain en tout premier lieu avec les professionnels en charge de l'accueil des enfants. C'est en apprenant à faire ensemble, à semer « un aimable désordre » dans ce lieu de vie, en donnant confiance aux professionnels pour qu'ils fassent eux-mêmes confiance aux capacités de l'enfant à découvrir les récits, que l'on peut ensuite penser l'invitation au « regard des parents ». C'est aussi en accueillant les difficultés des professionnels à raconter des histoires sous le regard des parents que l'on peut ensuite permettre qu'ils y participent. Et ça, ça prend du temps !

Plusieurs années d'animation dans une petite section d'école maternelle, à Épinay-sur-Seine, fruit d'une riche collaboration avec les bibliothèques d'Épinay, ont permis à une institutrice de s'approprier pleinement le dispositif de l'animation. Dès l'accueil des enfants à 8 heures 30, disposer des livres partout dans sa classe, inviter les parents à rester un temps, parfois 15 minutes, parfois l'heure entière de l'animation, accueillir des lectrices extérieures devenait quelque chose de naturel. Et pourtant, est-il si simple d'inviter des parents à partager ce moment-là, alors que les échanges quotidiens avec eux ne sont pas toujours simples, du fait d'une autre langue, par exemple ? Est-il si simple, pour des professionnels, de montrer une autre organisation de la vie de la classe, où les enfants jouent pendant qu'on leur raconte des histoires ? Et pourtant chacun y trouve sa place et dans sa langue. Un papa sourd a pu profiter de cette occasion pour raconter une histoire à sa fille dans la langue des signes.

Alors comment chacun y trouve sa place ? Peut-être, aussi, parce que chacun est à égalité de statut et parce que les lecteurs, à ce moment-là, de manière très naturelle, associent le parent présent en le faisant participer au récit, par des regards conjoints, même à distance, autour de ce que met en scène l'enfant dans son écoute. Deux années d'animation dans un centre de loisirs maternels à Pierrefitte (93), associées à la médiathèque et au service enfance, ont permis qu'une équipe d'animateurs propose, lors d'un conseil de parents, la présentation de l'action autour du livre et de ses intérêts

pour le jeune enfant. L'invitation était faite ! On voit bien que tout cela requiert un engagement de la part des professionnels, une organisation précise pour permettre le bon déroulement de l'animation. On dit toujours des lecteurs, lors de l'animation, que nous sommes des passeurs de récit, parce qu'on respecte toujours le texte du livre tout en le mettant en scène dans sa pensée en le racontant. Mais ne sommes-nous que des passeurs de récits ? Il me semble que nous devons veiller à être également, en quelque sorte, des passeurs de ces expériences partagées, des passeurs du contenu de la rencontre du récit par l'enfant. C'est pourquoi, les temps d'échanges qui suivent le temps de l'animation, sont des lieux indispensables pour partager ces collectages d'informations, de remarques sur la façon dont les enfants reçoivent les récits et qui vont construire, petit à petit, ce qu'on appelle des observations : sur le mouvement des enfants, sur le choix des albums, sur les remarques des professionnels par rapport à leur pratique. Et nous nous devons d'abord de nous le transmettre entre professionnels, avant de l'offrir ensuite aux parents.

Ce qui se passe dans la pensée de l'enfant, cela nous appartient-il ? C'est en étant à l'écoute de sa manière de faire, la manière de faire de l'autre, à l'écoute de l'enfant, c'est en se regardant faire que l'on peut alors se détacher de tout regard extérieur et ainsi décrire l'instant vécu. L'animation peut alors continuer d'exister en dehors de son temps de réalisation. Les temps d'échanges, consécutifs à l'animation, sont une occasion très riche pour les professionnels d'interroger leur pratique et de porter un autre regard sur les enfants au travers de leur parcours de lecteur.

Sylvie GUEUDRÉ

Je vais vous parler de la rencontre avec la famille, avec les familles. À chaque fois, c'est une nouvelle histoire à construire. Parfois, cette histoire est non verbale, une histoire de langage corporel. En observant les parents, on se rend compte que ce n'est pas le moment. Parfois, cela passe par des mots.

Quand on se présente à la mère ou à la personne qui donne des soins à l'enfant, on lui propose de lire une histoire à son bébé. Elle va nous répondre, par des mots « non, pas aujourd'hui » ou elle va baisser la tête. Dans ce cas-là, on entend le message. Parfois, dans des mots tout autant porteurs de sens, la mère va nous dire « oui, lisez-nous une histoire, on en a bien besoin ». On ne saura jamais ce qu'elle a voulu dire. Ce qui compte pour nous c'est qu'on ait ce feu vert et qu'on propose à l'enfant une histoire. Après, tout va dépendre un peu de l'âge de l'enfant. À A.C.C.E.S., on insiste beaucoup sur cette liberté de cette rencontre, sur le fait que l'enfant puisse venir ou pas avec un livre pour se le faire lire par cet adulte. Quand il s'agit d'un bébé, on a mis en place des stratégies pour essayer de donner une liberté à l'enfant de choisir ou pas. Je vais rejoindre ce qu'a dit ici Madame Moggio à propos du regard, ça va beaucoup passer par le regard qui va nous guider pour que l'enfant puisse choisir un livre et pour que l'on sache à quel moment on va pouvoir tourner la page.

Je vais vous parler de Marin. C'est un petit garçon. À l'époque où j'ai rencontré ce bébé pour la première fois, et c'est la seule fois que je l'ai vu, il est arrivé en consultation avec son papa, sa maman et son grand frère au centre de protection maternelle et infantile de Chilly-Mazarin.

J'étais dans la salle d'attente, avec la bibliothécaire et nous étions là pour lire des histoires aux enfants qui venaient en consultation ce jour-là. Marin arrive avec sa famille. Je ne vais pas parler du grand frère, parce qu'il était très habitué au lieu qui est, comme souvent les salles d'attentes de P.M.I., un vivier de jeux symboliques. Il a investi tout de suite un petit coin et il est parti jouer avec des camions, si je m'en souviens bien. Il n'a pas été acteur dans cette observation.

La famille s'installe. Je les laisse enlever les manteaux et prendre place et c'est le père qui prend Marin sur ses genoux. Ils commencent à attendre. Une fois que tous sont installés, je vais vers eux, je me présente en quelques mots et je leur demande si je peux lire une histoire à leur bébé. À ce moment-là, le père me dit : « Non ce n'est pas la peine. Il ne comprend rien ». Vous vous doutez bien qu'en tant qu'animatrice, cela me bouleverse d'entendre ça. Contrairement à ce que j'aurais voulu, j'ai dû trahir une certaine stupéfaction et je cherche quelque chose, un quart de seconde, de pertinent à répondre, pour sortir de cette mauvaise passe. Je pense que le père, un grand gaillard musclé, a dû percevoir quelque chose de ma gêne et il me dit : « Ce n'est pas grave, vous pouvez lire pour moi ». Alors je dis : « En voilà une bonne idée, en fait je vais lire pour tous les deux et même pour tous les trois », incluant de fait la maman aussi, qui était à nos côtés.

Je m'assois au sol, pour être à la hauteur du bébé et, du coup, je me retrouve dans une position qui est un peu inhabituelle. Comme on le voit dans la brochure, en général, on lit toujours dans le même sens, pour voir la même chose que ce que voit le bébé. Compte tenu de la disposition du lieu et des personnes, le père était assis avec le bébé sur les genoux, la mère à côté. Donc je ne pouvais pas m'installer pour que le bébé puisse voir le livre dans le même sens que moi. Finalement, je me suis assise au sol, en face des parents et du bébé. J'en suis venue à lire à l'envers. Je m'assois au sol et je présente plusieurs livres au bébé, en espérant qu'il pose son regard sur l'un d'eux. Evelio le disait tout à l'heure, l'enfant qui manifeste, c'est la fête. Quand on est dans une situation comme celle-là, il y a un tas de choses qui passent parfois par le regard. Il y a des enfants qui font très peu de mouvements, mais il y a une telle intensité dans leur regard que j'ai parfois l'impression que je l'entends penser. Je me dis que cet enfant, compte tenu des mots qui viennent d'être dits par son père, pourvu qu'il fasse une fête un peu plus grande et qu'il manifeste de gros signaux pour que le papa perçoive quelque chose.

Je ramasse donc deux livres au sol. Je propose au bébé *Mon petit cœur* et son regard se pose tout de suite sur ce livre. Je parle un peu au bébé, je lui dis « je vais te lire une histoire ». L'enfant est très attiré, au départ, par mon regard, par mon visage. Il me fixe intensément. Je commence à lire. Je lis : « mon petit cœur, mon petit poussin ». Là, il est encore très centré sur mon visage. Lentement, c'est le graphisme qui prend le dessus. Il pose son regard sur les lettres. À partir de « mon petit canard », on dirait qu'il se réveille et il commence à taper sur le livre, à essayer de l'attraper pour le manger. Donc là je me dis que je sors un peu de l'abîme. La mère commence à rire, en disant « c'est très rigolo, ce qui se passe ». Le père ne dit rien. On finit l'histoire, le bébé attrape le livre et le porte à sa bouche.

Je demande aux parents si je peux lire une deuxième histoire. La maman dit oui. Pendant ce temps-là, le bébé continue à manger son livre. Je propose deux autres livres, dont *Le dîner de Zuza*, d'Anaïs Vaugelade aux éditions l'École des loisirs. Tout en mâchonnant, le bébé porte son regard immédiatement sur *Le dîner de Zuza*. Je commence à lire. « Zuza est dans la cuisine. Elle ne veut pas de son dîner. » À ce moment-là, j'entends le père qui dit « J'aime pas ». Alors là, les bras m'en tombent. L'occasion est trop belle. Je ne vais pas seulement suivre le rythme du bébé, mais aussi celui du père, en lui laissant cette belle occasion de lire. « Le dîner dit : Puisque c'est comme ça, je pars ». Le père ajoute « je pars, je pars, mais aussi je pars », avec une voix très aiguë, qui surprend le bébé et qui en laisse tomber *Mon petit cœur*. Sur la page suivante, je lis : « Dîner, reviens ! ». J'attends que le père prenne la voix de Zuza ; le père ne dit rien. Après quelques secondes, je reprends la lecture « Adieu Zuza ». On va lire comme ça « le dîner s'envole et Zuza s'envole à sa poursuite et le dîner tombe sous le nez d'un crocodile affamé. Il faut se battre. Et Zuza gagne ». Et le père dit : « Aïe, j'ai perdu ! ». Le bébé a été captivé par le livre, quel que soit le lecteur, en

cherchant aussi à l'attraper pour le mettre à la bouche. À la fin de la lecture, je le lui confie et la mère dit : « c'est rigolo ». Il l'attrape et il commence à le goûter.

Véronique SOULÉ

Merci beaucoup. Est-ce que, avant de laisser filer Françoise Moggio, vous avez des questions à poser ?

De la salle

Je voulais juste savoir quel était l'âge du bébé.

Sylvie GUEUDRÉ

Cinq mois.

Véronique SOULÉ

Moi j'en aurai une. Vous avez évoqué la question de la violence, la violence que ça peut faire à une mère de céder la place à l'autre. Jusqu'où peut aller cette pathologie, puisqu'on peut parler de pathologie ?

Françoise MOGGIO

Je ne parlerais pas en termes de pathologie mais en termes d'émotion, d'affect violent. Cela peut, effectivement, être l'objet de psychopathologies maternelles que de vouloir conserver son bébé à elle et rien qu'à elle, qu'elle le capte et ne lui permette pas l'ouverture au monde. Je pensais, d'une manière plus générale à l'expérience commune, que connaissent tous les professionnels qui travaillent avec les bébés, qui est de confier son enfant à une nourrice, à la crèche. Et puis ça se rejoue à chaque fois. Et ça peut être vécu d'une façon ambivalente par le parent. Ça peut être vécu comme une violence, en particulier si la mère n'est pas suffisamment assurée de sa qualité d'être bonne mère. Les mères déprivées culturellement, je pense en particulier à toutes les femmes illettrées qui sont nombreuses, les femmes des communautés africaines. Je rencontre encore, en région parisienne, beaucoup de femmes qui n'ont pas accès à la langue écrite. Je pense à ce que cela fait de violence à leur narcissisme, à leur estime d'elles-mêmes que de ne pas pouvoir entrer dans cette langue écrite qui est quand même dominante dans nos cultures occidentales.

À ce moment-là, lorsqu'on propose l'objet culturel, qui est la langue écrite, on peut être violent sans le vouloir. On peut effectivement faire une proposition qui est d'abord blessante. Je trouve que c'est très intéressant ce que vient de nous présenter Madame, parce qu'on voit bien comment quelque chose s'est joué, par son talent personnel, pour transformer une situation qui aurait pu être catastrophique en une situation de plaisir, ludique et qui devient donc une expérience partagée positive, jusqu'à ce que même le père, puisse s'identifier avec le crocodile, avec une fourchette dans le cœur. Évidemment que pour la psychanalyste que je suis, cela pose quelques questions, mais peu importe. Quand on fait ça avec les enfants, on n'est pas psychanalyste. On est là dans une

expérience partagée. On n'a pas quelqu'un sur le divan et il ne faut surtout pas, parce qu'à ce moment-là on interrompt tout de ce qui est en train de se faire, en donnant du sur-sens.

Je trouve cela extrêmement intéressant, parce que c'est tout un cheminement, dans un tout petit temps, avec un support. C'est la médiation qui est en soi formidable. Je ne sais pas si dans la même P.M.I., avec un hochet, vous seriez arrivée au même résultat. Je suis même quasiment certaine que non.

Véronique SOULÉ

Vous avez évoqué tout à l'heure que vous vous trouviez au bord du gouffre avec les parents. J'aimerais que vous en disiez un peu plus sur la façon dont vous travaillez avec A.C.C.E.S., en quoi le dispositif mis en place par A.C.C.E.S. vous permet de préparer ces séances et, au moment où vous êtes au bord du gouffre, trouver le cheminement à suivre. Il ne suffit pas d'avoir l'intuition, j'imagine.

Sylvie GUEUDRÉ

Non, mais parfois je tombe dans le gouffre. Ça ne marche pas à cent pour cent. C'est pour cette raison qu'il est intéressant de pouvoir travailler dans des systèmes d'animation qui sont reproductibles et que ça ne passe pas uniquement par l'animatrice d'A.C.C.E.S. ; on est là avec une équipe, une bibliothécaire, une structure qui porte le projet. L'idée est que ce travail se fasse dans une transmission et que cela se construise au fur et à mesure du temps. Donc là, il est vrai que la famille était très expressive. Parfois cela se fait aussi sans que l'on sache vraiment et parfois cela mettra plus de temps, parce que le bébé n'exprimera pas avec des signes aussi importants.

Véronique SOULÉ

Chaque séance, chaque animation donne-t-elle lieu ensuite à un travail commun, à A.C.C.E.S. ?

Sylvie GUEUDRÉ

Tout le temps. Dans la mesure où on n'est pas dans la prestation de service, mais dans un passage de relais, on va parler de toutes les situations, à partir des situations de lectures qu'on a pu observer pendant le temps avec les enfants, avec tous les professionnels. Quand on est dans une P.M.I., on ne va pas fermer la P.M.I., laisser toutes les familles en plan dans la salle d'attente pendant ce temps d'échanges. Cela se passera toujours avec la bibliothécaire qui vient pour l'occasion, une éducatrice de jeunes enfants qui est chargée d'animer la salle d'attente, parfois avec un médecin. Cela va dépendre de chaque structure, mais, en tous les cas, ce temps d'échange est une partie intégrante de l'animation.

Nathalie GRATTARD

Je voudrais ajouter qu'on ne peut pas prédire une animation. On est souvent dans cet état de surprise. Quand on travaille cela en séminaire, on entend tout le temps « j'ai été étonné », parce que

ça passe par cette expérience. Notre étonnement crée quelque chose, cette surprise qui est la surprise de l'enfant et de son parent, même s'il y a des préalables dans cette manière à les laisser venir et de ne pas forcer, en étant à disposition.

Marie BONNAFÉ

J'ai trouvé cela très ennuyeux au départ et puis j'ai trouvé que c'était très bien, finalement, cette convergence, y compris cette imagerie cérébrale. C'est étonnant qu'à un certain moment l'histoire que nous faisons avec les bébés et les parents, on dise que c'est très important.

J'aimerais que l'on prolonge la discussion sur les estimations avant trois ans. Vous avez donné des pistes, mais c'est tellement contraire à ce qu'on peut voir. Tout est ouvert à cet âge-là. C'est tellement contraire aux théories que l'on voit. Ce n'est pas uniquement parce qu'on est fanatique de psychanalyse. Quels arguments a-t-on ?

Françoise MOGGIO

Ce sont essentiellement des arguments épidémiologiques, Marie. En fait, on parle de troubles du comportement. On quitte le champ des acquisitions langagières. Nous, les psys d'enfants, nous savons que les enfants qui ont des tendances au comportement de l'agir sont des enfants en déficit du langage, de communication et de capacités symboliques. Les choses sont parfaitement liées. Mais pour répondre précisément à ta question, l'enquête INSERM et ses conséquences, est basée sur des méta-analyses, la revue de la littérature essentiellement anglo-saxonne. Je ne pourrais pas te dire le nombre de revues qui sont ainsi revues. À partir de là on en tire des conséquences, oubliant de mon point de vue – je ne suis pas épidémiologiste – que l'épidémiologie n'est pas une science exacte, mais une science statistique. Quelle est votre chance d'attraper la grippe si vous vous vaccinez ou si vous ne vous vaccinez pas. Vous voyez, c'est de cet ordre-là. Les zéro-trois ans, c'est parti de là, d'études épidémiologiques qui corrélaient, statistiquement, la délinquance future et les troubles du comportement avant trois ans, à partir d'enquêtes d'auto-observation qui sont soit faites par des professionnels, soit par les parents. Cela peut être du genre combien de coups de pied a-t-il donnés aujourd'hui à la crèche, alors qu'on le sait très bien qu'à deux ans un enfant donne des coups de pied. On sait bien que lorsqu'un enfant va bien, c'est un système ouvert. À partir du moment où l'on décrit ce système ouvert avec une certaine fermeture d'esprit, je pense qu'on va vers des problèmes graves, une mécompréhension de ce qu'est un enfant, de ce qu'est le fonctionnement psychique de l'enfant, quel que soit le présupposé théorique. Que l'on soit psychanalyste ou cognitiviste, c'est pareil. On entre, de mon point de vue, dans le domaine de l'idéologie.

C'est un peu mon dada en ce moment. Quand je fais des communications dans des mondes qui ne sont pas directement des mondes de la santé, je trouve important de dire ces choses-là. Parce que demain, dans une P.M.I., on vous demandera, peut-être, de cocher combien de coups de pied vous avez reçus pendant que vous lisiez au bébé.

De la salle

Je travaille en bibliothèque municipale. Je lis régulièrement à des petits de zéro à trois ans à la bibliothèque, en crèches ou en relais assistantes maternelles. Vous avez toutes parlé de l'importance

de la liberté dans la rencontre, le temps que l'enfant va avoir pour regarder les livres et la lectrice. Dans les conditions qui sont les nôtres, on n'a pas cette liberté. On va lire à un groupe d'enfants des albums que l'on aura choisis. C'est nous qui choisissons les albums et l'on n'a pas cette interactivité individuelle avec l'enfant. On lit à un groupe. Comment faire au mieux dans ces conditions ?

Sylvie GUEUDRÉ

Je vais vous faire la même réponse que tout à l'heure. C'est dans notre travail. On soutient des projets. Le mieux c'est peut-être de nous contacter pour qu'on puisse en parler.

Véronique SOULÉ

Nous allons parler des bibliothèques. Jacqueline Ayrault est responsable des bibliothèques d'Amiens métropole. Après avoir exercé différentes fonctions au ministère de la Culture, entre autres à la DRAC Ile-de-France et vous avez suivi de nombreux projets autour de la petite enfance. Avec vous, nous allons aborder la question de l'accueil des tout petits, qui n'est pas récente en bibliothèque municipale qui pose la question de la place qu'on donne aux familles et aux parents quand on accueille des tout petits à la bibliothèque.

Bibliothèque et petite enfance, une histoire de famille

Jacqueline AYRAULT

Conservateur général des bibliothèques, directrice des bibliothèques d'Amiens métropole

On a beaucoup parlé de bibliothèques, cet après-midi, pour souligner leur importance. On sait bien que, dès la naissance, et durant ses premières années, c'est tout un dispositif qui se met en place autour du bébé, du jeune enfant, avec la famille, avec les professionnels de la petite enfance, comme les nourrices ou les personnels de crèches et de P.M.I. et, plus tard, avec les enseignants, lorsque l'enfant entre à l'école.

Les bibliothèques publiques, qu'elles soient municipales, territoriales, d'agglomération, sont l'un des éléments de ce dispositif, dans lequel elles occupent une place à part puisqu'elles sont les seuls lieux accessibles aux bébés sans leur être réservés et entièrement dédiés aux livres et à la lecture.

Heureusement, certaines familles amènent spontanément leurs bébés à la bibliothèque, leur lisent des histoires sur place, sont tout à fait autonomes, choisissent des livres pour eux, les empruntent pour eux. Des familles convaincues des enjeux de l'accès au livre dès le plus jeune âge. C'est un public que, dans les bibliothèques, nous accueillons avec intérêt et plaisir, mais c'est un public qui demande assez peu.

Beaucoup d'enfants viennent également avec leurs nourrices, avec les assistantes maternelles, la crèche ou l'école. Nous recevons beaucoup d'enfants de crèches ou d'écoles. C'est très important. Les bibliothèques proposent à tous ces professionnels et aux enfants qu'ils accompagnent des services et actions spécifiques. Mais dans ce cas, le contact avec le livre reste, le plus souvent, collectif et extérieur au milieu familial. Or, on sait bien que ce premier contact avec le livre aura un autre impact s'il se fait dans un contexte plus familial et plus individuel.

Comment contribuer à ce que ces deux contextes se rejoignent, le contexte familial et celui de la bibliothèque ? Pour nous, c'est une question incessante : comment faire découvrir à des parents lorsque, eux-mêmes, ne lisent pas, le plaisir d'accompagner leur enfant à la bibliothèque, le plaisir de lui raconter des histoires, et comment amener ces familles à mesurer l'enjeu de cet échange privilégié avec leur enfant autour des livres et de la lecture ?

Comme je le disais, la bibliothèque est un lieu entièrement, et à ma connaissance c'est le seul, qui est dédié au livre. On y pratique des activités culturelles autres que la lecture, mais la bibliothèque reste encore - je ne sais pas si elle le restera longtemps encore - cet espace un peu magique dans lequel l'enfant est entouré de livres, des livres de toutes les formes, de toutes les couleurs, et où ces livres, il peut les toucher, les manipuler, voire les manger.

Dans la bibliothèque, le livre n'apparaît plus à l'enfant comme seulement un élément de son environnement habituel – la maison, la crèche, l'appartement de la nourrice ... Le livre devient, en lui-même, un environnement, un décor et la bibliothèque est un cadre exceptionnel qui évoque à l'enfant un certain type d'activité et de contact avec le livre.

Autre spécificité de la bibliothèque, elle est ouverte à tous et pas seulement aux enfants. Nulle part ailleurs, dans le petit univers des bébés, ne se côtoient ainsi, avec une telle fluidité, les différentes générations et différents milieux sociaux, réunis pour un temps plus ou moins long autour du livre.

Venir à la bibliothèque permet donc à l'enfant, au bébé de socialiser sa relation avec le livre en la vivant dans un contexte très largement ouvert.

Dans ce contexte, l'enfant pourrait aussi ne pas voir où est sa place. Mais quelle est la bibliothèque, maintenant, même petite, même modeste, qui ne dispose pas d'un espace jeunesse avec au moins un petit coin réservé aux très jeunes enfants. Et ces espaces aménagés par les bibliothécaires, ressemblent beaucoup aux décors auxquels les enfants sont habitués, avec les mêmes types de mobilier et de décoration, beaucoup de couleur, des jeux, des coussins, ... C'est un univers qui est tout à fait à leur taille et, dans cet univers, des adultes s'occupent d'eux et leur lisent des histoires. Il n'y a rien de déconcertant donc, rien d'impressionnant. Le livre est à portée de leur main, dans un décor habituel et dans une ambiance de convivialité.

Ces livres sont organisés en collection. C'est une collection qui porte sur tous les sujets, une collection construite, variée, adaptée, de bonne qualité, et non pas seulement une sélection d'ouvrages. Il y a la qualité, mais aussi l'abondance. Et même si la notion de prêt reste étrangère aux bébés, aux principaux intéressés, elle ne l'est pas pour les adultes qui accompagnent l'enfant. Rappelons que ces livres peuvent être emportés à la maison, le plus souvent gratuitement, ce qui n'est pas négligeable, notamment pour les familles défavorisées.

La bibliothèque classe les livres et c'est aussi et surtout une équipe. Je tiens à insister sur ce point. Une équipe qualifiée dans le domaine du livre de jeunesse, spécialisée, qui connaît bien les livres de jeunesse, qui suit l'actualité de la production, qui peut proposer des conseils. Il y a la compétence même pour assurer des formations. Elle organise des animations, intervient en dehors de la bibliothèque, sait nouer des partenariats, choisit des livres, raconte des histoires, accueille, au sens plein du terme, avec beaucoup de compétence et souvent un enthousiasme tout à fait communicatif.

C'est l'intervention de ce personnel compétent et spécialisé qui fait, à mon sens, de la bibliothèque non pas seulement un lieu de diffusion du livre ouvert à tous, mais aussi le lieu d'une relation construite entre l'adulte et l'enfant autour du livre, avec un objectif double, qui est très cher à tous les bibliothécaires : donner à l'enfant le goût de la lecture et le rendre autonome dans sa recherche de livres et d'histoires.

Bien sûr, la bibliothèque n'est que l'un des éléments de l'environnement du jeune enfant. Son action s'articule et doit s'articuler avec celle de la famille et des professionnels de la petite enfance. Mais sa place est telle que, désormais, elle est devenue l'un des principaux points d'appui de tous les programmes et projets favorisant l'accès au livre pour les très jeunes enfants.

Les bibliothèques sont très engagées dans le développement de la lecture des bébés. Il suffit de consulter les brochures ou plaquettes diffusés par les bibliothèques, ou leurs sites Internet. On retrouve souvent les mêmes types d'actions :

- les classiques et relativement simples à organiser, comme par exemple les heures du conte, les séances de lecture à haute voix :
- d'autres plus complexes, comme les spectacles, les accueils en groupes de familles, d'assistantes maternelles, de nourrices, des formations.

Les modalités varient, mais quand on regarde tous ces programmes, l'idée est toujours la même : seuls ou en partenariat avec des associations, avec d'autres services publics, avec d'autres

professionnels, comment jouer au mieux, dans les bibliothèques, ce rôle de médiation entre le livre et l'enfant, comment sensibiliser et aider tous les adultes qui entourent l'enfant et qui ne sont pas forcément des adultes lecteurs ?

En France, à ma connaissance du moins, il n'y a pas actuellement de grand programme national en faveur de l'accès au livre pour les très jeunes enfants. Il y a beaucoup d'actions, mais il n'y a pas de grand programme public. Dans certains pays, ces programmes existent, pilotés par l'État et/ou par des structures parapubliques. On remarque, quand on consulte les textes correspondant à ces programmes, que tous placent, au cœur de ces dispositifs, la bibliothèque publique et la famille.

Par exemple : *Chaque enfant prêt à lire@votre bibliothèque* et *Prêt à apprendre* aux Etats-Unis, *Lisez-leur des histoires dès le plus jeune âge* en Croatie. Tous ceux-là sont des programmes nationaux. *Nés pour lire* en Espagne, *Des livres pour les bébés* au Québec, *Bebeteca* à Cuba, *Nati per leggere* en Italie. Au Royaume-Uni, il y a un programme très important, d'envergure, qui s'appelle *Bookstart* et dont j'aimerais vous dire quelques mots.

C'est un programme qui a été mis en place, à titre expérimental, au début des années 90. Il est véritablement devenu opérationnel à la fin des années 90. On a un peu de recul. Ce programme est en fait né d'un programme plus large, *Sure start*, dont l'objectif ambitieux était d'offrir à chaque enfant un bon démarrage dans la vie. Le livre étant très vite apparu comme l'un des éléments-clés de ce bon démarrage, le volet *Bookstart* a été conçu en vue d'encourager les parents et les professionnels de la petite enfance, dont les bibliothécaires, à faire découvrir le plaisir de la lecture aux enfants, dès leur plus jeune âge, avec la volonté affichée que chaque enfant ait l'amour des livres tout au long de sa vie et qu'il utilise le service public qui est la bibliothèque.

Les bibliothèques ont, dès le début, joué un rôle moteur dans ce programme national, administré par une structure parapublique, le *National Independent Charity Booktrust*, avec le soutien d'une vingtaine d'éditeurs pour la jeunesse, qui se sont totalement impliqués et qui ont permis que ce programme ait l'audience qu'il a eue.

Concrètement et très schématiquement, le programme *Bookstart* consiste à donner à chaque enfant un ensemble de livres, des *packs*. Un premier avant ses 18 mois, le *Bookstart babypack*, un deuxième entre 18 et 30 mois et un dernier entre 30 et 40 mois, autour de ses trois ans, avec quelques extensions, comme le *Booktouch* pour les enfants malvoyants et une journée nationale, qui ressemble vaguement à *Lire en fête* et qui est complètement réservé à la lecture des bébés et qui s'appelle le *National bookstart day*.

La mise en œuvre du programme s'appuie très largement sur les bibliothèques, dans lesquelles les parents peuvent venir chercher les *packs*, avec l'idée qu'ainsi les bénéficiaires des *packs*, les familles et les enfants, aient le réflexe de s'inscrire dans une bibliothèque et la fréquentent. C'est dire à quel point le rôle des bibliothèques et leur vocation est bien intégré. Ce programme semble être une vraie réussite, d'où la reprise du même principe dans de nombreux pays étrangers, une dizaine semble-t-il, dont le Japon et la Corée.

Au plan international, c'est l'UNESCO et l'IFLA, Fédération internationale des associations de bibliothécaires, qui ont pris la défense de la place des bibliothèques dans tous ces dispositifs qui entourent les enfants et qui ont publié, dès 2001, des recommandations, dans lesquelles il est dit :

« *Les enfants devraient être encouragés à fréquenter les bibliothèques dès leur plus jeune âge dans l'espoir qu'ils restent des usagers fidèles plus tard.* »

Face au succès de tous les programmes allant dans le sens de la lecture du bébé et face à la très forte demande de ses adhérents, l'IFLA a publié en 2007 des *Recommandations concernant les services offerts en bibliothèques aux bébés et aux enfants en bas âge*, textes dans lesquels est cité en introduction un proverbe africain qui traduit l'esprit du texte : « *Il faut un village entier pour élever un enfant* ».

Dans ce texte, l'IFLA insiste fortement sur le fait que les familles ont absolument besoin des ressources offertes par les bibliothèques, ne serait-ce que parce qu'elles sont des services publics gratuits et facilement accessibles. Ces recommandations rappellent la nécessité de prendre en compte les besoins de l'entourage familial, ainsi que celui des professionnels de la petite enfance et engagent les bibliothécaires à les former, à les informer, et à leur offrir des espaces et des temps de rencontre.

Ces recommandations rappellent également que pour l'enfant, aller à la bibliothèque est l'une de ses premières expériences sociales, qu'il est très bon que l'une de ses premières expériences sociales se fasse autour du livre et de la lecture et qu'il faut lui apprendre dès le plus jeune âge à utiliser la bibliothèque et ses collections. Le texte évoque certains cas particuliers, comme celui des enfants handicapés, et cite divers exemples d'expériences intéressantes comme celle de « l'étagère aux pommes », en Suède. Il s'agit en fait d'étagères, identifiées par une pomme, sur lesquelles les enfants handicapés savent qu'ils peuvent trouver des livres adaptés à leur handicap.

Pour ceux qui ne connaissent pas ces recommandations, je les engage vivement à les consulter. Le titre est austère, c'est la loi du genre, mais le contenu est vraiment intéressant. Il fait un point sur le rôle des bibliothèques, sur les dispositifs de lecture qui s'installent autour des jeunes enfants. C'est un texte qui présente de très nombreux exemples d'expériences choisies dans des lieux complètement différents, qui propose des grilles d'évaluation.

Nombreux exemples d'expériences choisis dans des pays différents, d'où il ressort que sur chaque continent, dans des sociétés qui ont, *a priori*, parfois peu de points communs, on en retrouve quelques-uns, qui sont le même souci, donner à l'enfant le goût de la lecture, la même importance accordée à la famille, à la bibliothèque, à la venue de l'enfant en famille à la bibliothèque. On retrouve, finalement, des actions qui se ressemblent beaucoup.

Reste pour le bibliothécaire à faire venir ces familles. Sur ce point, l'IFLA n'est pas très prolix et ne mentionne pas vraiment de méthode que nous ne connaissions ou pratiquions déjà, notamment le partenariat avec les associations grâce auquel on arrive à faire venir beaucoup de familles à la bibliothèque.

Dans les bibliothèques de l'agglomération d'Amiens, comme dans beaucoup d'endroits, élargir le cercle de nos usagers est un objectif important et permanent, puisque nous intervenons dans un contexte social et économique assez défavorisé. On a quelques points forts : une bonne image des équipements culturels, perçus par la population comme étant très accessibles et une véritable appropriation par la population de ses bibliothèques. Cela aide, mais ça ne suffit pas.

Nous proposons une gamme classique assez large d'actions en direction des plus jeunes enfants. Nos efforts portent sur deux points : l'accueil et les animations. En ce qui concerne l'accueil, nous

avons une tradition très ancienne à Amiens. Le personnel des sections jeunesse, parfois aidé même par des collègues d'autres services quand il a trop de demandes de la part des enfants, s'investit énormément en temps et en énergie dans l'accueil. Accueil de groupes, de crèches, de classes, mais aussi un accueil très individualisé. L'enfant peut choisir un livre, même si ce n'est pas, de prime abord, le livre qu'on aurait choisi pour le lui lire. Je n'ai pas ce sentiment que l'enfant a une absence de liberté dans sa lecture. C'est très lourd, mais absolument indispensable pour fidéliser le public et notamment ces parents non-lecteurs qui viennent timidement, souvent juste pour voir dans un premier temps et qu'on a toujours peur de ne plus jamais les voir revenir.

En ce qui concerne les animations, nous proposons beaucoup d'animations destinées uniquement aux très jeunes enfants, toutes gratuites bien sûr, comme des spectacles de contes ou des spectacles musicaux, avec des artistes professionnels, des expositions, souvent de petit format mais pas seulement.

Les spectacles, je n'en parle même pas, nous refusons systématiquement du monde. Il est vrai qu'à chaque fois, on en parle dans les médias locaux, qui relayent gentiment et très efficacement tout ce que nous faisons. Et le bouche-à-oreille fonctionne très bien. Quant aux expositions, nous en proposons assez régulièrement. J'aimerais en évoquer deux. On avait beaucoup hésité à les faire et, en fait, elles ont été totalement positives. On les a faites dans la bibliothèque du centre ville, qui est une bibliothèque du XIX^e, très impressionnante pour les jeunes enfants, avec des hauts plafonds. On a fait le choix de faire ces deux expositions pour les jeunes enfants, l'une sur l'image de l'Inde dans la littérature pour la jeunesse et l'autre sur les elfes, les gnomes et les petits personnages de la forêt, que l'on avait appelée *Le royaume de l'invisible*.

À chaque fois, pour casser un peu cette solennité, cet espace qui pouvait être effrayant pour des bébés, dans les deux cas, au milieu de l'exposition, on a créé un espace pour les très jeunes enfants. Dans l'exposition sur l'Inde, c'était une ambiance tapis volants. Dans le deuxième cas, on avait créé une clairière, délimitée avec des kakémonos, qui représentaient des sous-bois et créaient un espace complètement fermé. Dans les deux cas, on avait mis des coussins et beaucoup de livres. On avait fait nettement un effort pour les très jeunes enfants. Sauf cas exceptionnel, on n'a pas accueilli des classes. C'était un espace destiné aux personnes qui venaient individuellement s'installer là pour lire. On était les premiers surpris. Les tapis volants et la clairière, pendant plusieurs mois, n'ont pas désempli. Les bébés étaient très impressionnés par tous ces petits personnages. Ils ont complètement adhéré à des expositions qui n'étaient pas seulement destinées à eux mais qu'on avait quand même faites dans l'idée de les séduire et de les amener à consulter des livres qu'on leur proposait.

Au-delà de ces points forts ou de ces événements, comme dans la plupart des bibliothèques, nous croyons beaucoup au travail de fourmi, quotidien, dont les résultats sont parfois diffus, peu visibles, et qui demandent une grande disponibilité et beaucoup d'attention. On travaille beaucoup en partenariat, avec les associations, avec l'Éducation nationale, avec les crèches. Mais tout ça est assez classique. Nous essayons toujours d'avancer, de trouver de nouvelles idées, d'explorer de nouvelles pistes.

C'est ainsi que, lorsque l'agglomération d'Amiens, nous a engagé à nouer un partenariat avec les bibliothèques de Brighton and Hove, dans le Sussex, dans le cadre du programme européen Interreg, nous avons proposé de travailler sur la lecture des bébés et monté, avec les bibliothèques de Brighton and Hove, un projet que nous avons appelé *Jamais trop jeunes pour lire*.

Nos collègues bibliothécaires anglais vont ainsi pouvoir nous faire découvrir de l'intérieur le programme *Bookstart*, qui nous intéresse beaucoup parce qu'on se dit qu'il est peut-être reconductible à plus petite échelle. Ils vont également nous faire découvrir leurs actions s'appuyant sur la musique et des livres bilingues, sur lesquels nous-mêmes sommes un peu faibles. À Brighton vivent des communautés étrangères importantes et les bibliothèques ont pris un parti très affirmé d'avoir des collections importantes de livres bilingues. Nous-mêmes, nous allons les initier, pendant plusieurs mois, aux joies des racontes-tapis, des livres tactiles et de la malle de Komagata.

En conclusion, les bibliothèques sont un pivot de toutes les actions en faveur de l'accès aux livres des enfants, notamment des très jeunes enfants. La bibliothèque est un lieu particulier pour un jeune enfant et elle doit le rester. Elle doit lui évoquer un certain type de contact avec le livre, mais il faut être clair qu'elle ne remplace ni le cercle familial, ni la crèche, ni l'école. Il est difficile de faire venir à la bibliothèque les familles qui ne lisent pas, et lorsqu'elles viennent, de les fidéliser. Mais cela doit rester un de nos objectifs, parce que l'on sait bien que c'est en sensibilisant la famille aux enjeux de la lecture que nous, bibliothécaires, nous contribuerons à faire de l'enfant un adulte lecteur.

Véronique SOULÉ

Merci d'avoir exposé d'une façon aussi claire les objectifs de la bibliothèque et ses enjeux aujourd'hui. Y a-t-il des questions ?

De la salle

Bonjour, je voulais évoquer le problème du parent prescripteur, qui prend le livre qui a été proposé, comme un outil d'apprentissage. En tant que pédopsychiatre, je l'ai rencontré à beaucoup de reprises.

Jacqueline AYRAULT

C'est certain. C'est une attitude très classique des parents qui viennent à la bibliothèque, surtout quand ils sont lecteurs. On n'a pas de solution. Après tout, la bibliothèque est un lieu complètement libre. Les adultes, que ce soient les parents, les grands-parents, les enseignants, peu importe, l'adulte est forcément prescripteur à un moment ou à un autre, clairement ou moins clairement. Personnellement, ça ne me choque pas. C'est pour ça que l'on est attachés à l'accueil individuel et qu'on veille à ce qu'il y ait beaucoup d'agents, beaucoup de bibliothécaires qui fassent de l'accueil pour s'immiscer parfois entre le parent et l'enfant pour essayer d'entraîner l'enfant vers d'autres lectures. Mais on n'a pas de solution pour tout.

Véronique SOULÉ

Avant de donner la parole à Marie Bonnafé pour conclure cet après-midi, Léa Altman va lire un extrait de l'ouvrage de Michèle Petit, *Une enfance au pays du livre*, qui est paru avant la fin de l'année aux éditions Didier dans la nouvelle collection Passeurs d'histoires, ouvrage dans lequel elle aborde ses souvenirs de lecture. Celui que vous allez entendre, c'est le second chapitre, *Ours et loups*.

Léa ALTMAN

« Au début, il y a le livre animé, puis des albums du Père Castor, des histoires d'animaux ou d'enfants vivant dans des pays couverts de glace ou de palmiers. Chaque livre m'ouvre les bras et, plus que tous les autres, Michka. Michka est un petit ours qui s'est enfui de chez lui, il marche dans la neige, il va seul dans les bois. Chemin faisant, il rencontre le Renne de Noël, l'aide à faire sa tournée. Quand ils arrivent à la dernière maison où vit un gamin malade, le renne n'a plus aucun jouet dans son sac. Alors Michka soupire, il regarde une dernière fois la forêt, entre dans la cabane, s'assied dans un soulier, attend sagement le matin. Cette dernière image me bouleversait au point de me faire pleurer et je n'ai jamais su pourquoi.

J'ai longtemps cru que je m'identifiais à l'ourson et que je pleurais sa liberté perdue, sa terrible abdication, comme si, dès cet âge, j'avais eu cette curiosité du monde qui m'a tenue toute la vie. Aujourd'hui, quand je pense au regard de Michka, à son immense amour, je me dis qu'il figurait peut-être aussi l'être qui aurait veillé sur moi à chaque instant.

Les livres savaient beaucoup de moi, de mes désirs les plus enfouis. Ils avaient même cette vertu de se plier aux désirs de qui les ouvrait, de ne pas dire la même chose à chacun, mais cela, je l'ignorais.

Un jour, des albums du Père Castor surgit une chèvre martyrisée, la chèvre de Monsieur Seguin.

Comme Michka, elle s'enfuit de chez elle, saute par la fenêtre, court dans la montagne qui est si belle et toute la montagne lui fait fête. Tombe le soir et vient le loup. Elle se bat toute la nuit. Au matin, elle meurt. Je supplie mes grands-parents de changer la fin de l'histoire, de la raconter autrement, de laisser sa chance à la chèvre. Si encore elle n'avait pas lutté. Mais tout ce combat pour rien. L'histoire est atroce, quand ils la lisent, j'espère à chaque fois une autre issue. Et le loup dépèce la chèvre qui s'est battue toute la nuit.

Les livres, cela avait bien commencé, et très vite mal tourné. Chez mes grands-parents maternels ou à l'école, on me dit des histoires qui me font peur, des loups dévorent des grands-mères, des enfants sont découpés dans des saloirs, des femmes égorgées par des ogres.

Les contes s'échappent des livres, les dos cartonnés n'arrivent pas à les tenir prisonniers et les lieux terrifiants qu'ils recèlent trouvent à s'insinuer dans la réalité.

Une cabane située un peu en retrait dans la cour de récréation de l'école maternelle, sous un arbre qui l'ombrage, m'inquiète comme s'il s'agissait de la demeure de l'ogre. C'était probablement un réduit où l'on entreposait des objets de service et que l'on ouvrait le matin avant l'arrivée des élèves ou le soir après leur départ : jamais je ne vis quiconque y entrer ou en sortir. Ce côté obstinément fermé m'alarmait. C'était là, à n'en pas douter, que se trouvait le saloir aux enfants dépecés, mais aucun Saint-Nicolas ne les découvrirait jamais. De temps à autre, cette hantise me revenait, m'isolant des gamins qui jouaient, insouciantes, des adultes qui passaient sans prendre la mesure de ce qu'ils côtoyaient.

Un peu de la même façon me souciait le jardin de la mère Thomas, aux allures maléfiques, tout en désordre, si proche, lui aussi, puisqu'il jouxtait le pavillon des parents de ma mère, à Malakoff. Jamais personne n'y ramassait les fruits, ne s'y promenait. La branche qui débordait du grillage de notre côté offrait pourtant des burlats dont le goût était incomparable. Mais ne disait-on pas, dans les légendes, qu'il était des baies d'autant plus dangereuses qu'elles étaient délectables ?

Ce qui inquiétait ne se voyait pas. Et l'horreur ne pouvait se loger qu'à proximité. Je ne savais pas encore que le monde était vaste, qu'il allait bien au-delà des quelques rues où ma vie se déroulait.

À partir de la chèvre de Monsieur Seguin, ou de Barbe Bleue, je redoutais toujours plus les contes, tous les contes, par contamination, au point de ne plus supporter leur présence physique. Un seul livre de Perrault ou des frères Grimm traînait-il dans ma chambre, les ogres, les bourreaux, les femmes étranglées risquaient de surgir d'entre les pages et de m'attraper. Ils étaient là, tapis, ne demandant qu'à sortir à la moindre occasion, et peut-être prenaient-ils la forme de ce marchand de sable dont on me disait parfois, le soir, quand mes yeux commençaient à cligner, qu'il allait bientôt passer, qu'il était l'heure d'aller me coucher. Je me figurais cette silhouette effrayante, sans visage, qui prenait plaisir à aveugler les enfants en jetant dans leurs yeux des graviers.

On dit des contes qu'ils protègent des fantômes de la nuit. À la différence des cauchemars, ils permettraient de contenir les ombres, de tamiser les fantasmes archaïques : mettre en pièces, dévorer, transpercer ceux que l'on aime, redouter les mêmes sévices. Avant que je m'entende raconter que l'on découpait la panse du loup pour en sortir le Chaperon rouge et y mettre des pierres, je devais déjà être terrifiée à l'idée que l'on me mange ou que l'on m'ouvre le ventre. Ces histoires mettaient en forme des angoisses qui ne les avaient pas attendues. Mais pourquoi me faisaient-elles l'effet de cauchemars ? Une chose n'aidait pas : le plaisir des adultes à me lire et relire ces récits, un plaisir trouble, qui empêchait de jouer avec sa peur ou de se réfugier dans leurs bras. J'étais seule avec mes frayeurs, pour longtemps. Chaque soir, je me dissimulais le long du matelas, chaque matin, j'enfilais les vêtements que l'on avait demandés à Madame Pouchkine, la couturière, de tailler pour moi – un manteau et un petit chapeau assortis, l'un et l'autre du plus beau rouge. Et je partais dans les bois. »

Marie BONNAFÉ

Je voudrais remercier la salle. Juste quelques mots. Note brochure, je ne vais pas trop en parler. Vous avez dans vos dossiers le mode d'emploi. Cela répond à plusieurs questions de la salle. A.C.C.E.S. est accessible. Nous sommes très peu, nous faisons boule-de-neige et travaillons avec beaucoup de services. Nous avons tout un réseau, vous êtes notre réseau. Les balles rebondissent. On a essayé d'inventer un système, puisque cette brochure doit être accompagnée. Cela nous semble être très important. Elle est sans prix, elle est financée et l'on voudrait pouvoir la retirer quand on n'en aura plus. Il y a un système de participation à la fabrication, que les institutions doivent payer tout en la donnant gratuitement. On est obligés d'en prendre minimum cinquante. C'est un système qu'on a inventé, qui peut paraître un peu bizarre. Nous privilégions, pour la diffusion de cette brochure, des actions régulières, menées de concert avec les bibliothèques. Il y a des interventions, pour expliquer nos points de vue et nos travaux communs dans les divers lieux de la petite enfance. Il y a les modalités envisageables, selon vos propres ressources. A.C.C.E.S. vient de sortir *Premiers récits, premières conquêtes, une littérature au berceau*. Cela porte surtout sur les comptines, sur un colloque passé.

On va maintenant se séparer en vous remerciant beaucoup de votre participation.

Véronique SOULÉ

Nous avons terminé. Je voudrais remercier la salle de sa présence, la participation de tous les intervenants et de toute l'équipe d'A.C.C.E.S. qui a préparé ce colloque. Merci beaucoup.